

# JOURNAL

DES

## DEMOISELLES

### UN ROMAN HISTORIQUE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

SUITE ET FIN

#### IV

TANDIS que son malheureux sosie payait si cher l'honneur d'être pris pour le plus illustre prince de la terre, Cyrus, qui, ce jour-là, ne portait qu'une armure des plus simples, continuait, à l'aile opposée, une lutte désespérée contre l'effort de l'ennemi vainqueur. Enfin, resté seul debout sur ce champ de carnage, il s'est vu contraint de rendre son épée; cette épée sans égale, cette épée jusque alors si fidèlement favorisée de la victoire. Celui qui la reçoit de ses mains en ignore tout le prix, car Cyrus ne s'est pas nommé; mais il juge néanmoins du premier coup d'œil que ce prisonnier inconnu n'est pas un personnage vulgaire, & le conduit dans sa tente, où, guerrier généreux lui-même, il l'entoure des plus grands égards.

De pareils procédés sont peu communs en Scythie; aussi le magnanime Méliante n'est pas un rude Massagète, mais un Assyrien policé, qui ne combat qu'accidentellement dans l'armée de Thomiris, où le désir de se rapprocher de l'une des belles captives, retenues en dépôt dans ce château barbare, l'a seul amené. Méliante respecte le mystère dont s'enveloppe Cyrus; mais un autre guerrier survient dans sa tente; c'est Méréonte, vaillant officier sauromate (1). Il aperçoit le prisonnier, le

regarde & pousse une exclamation de surprise & de joie. Plus de mystère possible; Cyrus est reconnu!

Cyrus est reconnu, mais il ne sera point trahi. Loin de là, Méréonte, dont naguère, dans une rencontre sanglante au milieu des bois embrasés, il a noblement épargné la vie; Méliante, pénétré d'une pieuse commisération pour l'infortune d'un si grand prince, vont unir tous leurs efforts pour assurer sa vie & sa liberté. Ils en combinent, séance tenante, les moyens. Certains actes de Thomiris ont excité parmi les Sauromates un profond mécontentement; Méréonte fera tout pour fomenter cette disposition & changer les murmures en révolte armée. On s'entendra, dans le même temps, avec les généraux de Cyrus, afin qu'une attaque simultanée de leur part vienne appuyer l'insurrection. Le plus grand secret, comme la plus grande célérité, doit présider à l'exécution de ce plan; rester caché à tous les yeux, mais principalement à ceux de la redoutable amazone, est, pour le héros, la première condition de salut. La tente de Méliante, qui lui servait de prison, lui servira d'asile inviolable, jusqu'au moment où l'on pourra efficacement agir en sa faveur.

Cyrus laisse ses nouveaux amis préparer sa délivrance, mais les y aider n'est pas ce qui l'occupe particulièrement. Il a vraiment un bien autre souci en tête. Mandane est là; Mandane est près de lui; le désir de la revoir le possède & l'entraîne

(1) Sarmate.



à tout risquer pour se satisfaire. Il se mêle à la foule rassemblée sur le passage de la princesse, que, par l'ordre de Thomiris, on transporte de sa première demeure à une autre tente disposée pour la recevoir. Elle approche, assise avec Martésie sur un char élevé, qui l'expose à tous les yeux. Cyrus fixe avidement les siens sur ce visage adoré, & voyez l'égoïste ! il compte avec bonheur y lire en caractères visibles la douleur désespérée où sa mort a dû jeter une âme toute à lui. Son attente est trompée. Les traits de Mandane sont empreints de tristesse, mais d'une tristesse calme. Elle regarde cette multitude qui l'admire, se penche pour mieux voir, & un léger sourire se dessine sur ses lèvres.

Quoi ! Cyrus est mort & Mandane peut sourire ! O insensibilité ! ô infidélité ! ô légèreté de femme ! Le héros rentre dans la tente de Méliante, le cœur gonflé d'indignation.

Il ne sait pas que Mandane a tout lieu de le croire en vie, & que son sourire s'adressait à Féraulas, aperçu par elle dans les rangs des spectateurs.

Pendant Méréonte se rend secrètement au camp de Cyrus, où Mazare & Crésus ont pris, du consentement de tous les autres généraux, le commandement de l'armée ralliée sous leurs ordres. Féraulas l'y a précédé ; déjà l'on sait par lui comment, selon toute apparence, Cyrus a échappé à la mort. Les nouvelles qu'apporte le brave Sauro-mate transforment cette probabilité en certitude, & sont accueillies avec une satisfaction extrême.

Méréonte & Féraulas, grâce à un déguisement facile sans doute à endosser, paraissent aller & venir sans trop de périls & d'embarras d'un camp à l'autre. Pourquoi Cyrus n'essaie-t-il pas tout simplement de faire comme eux ? Mademoiselle de Scudéry n'a pas pris la peine d'y penser pour lui, & quant au grand prince, au pru lent général, il n'est plus à l'heure présente qu'un bachelier de dix-huit ans, tout absorbé par un enfantillage romanesque. Il ne songe qu'à une chose : reprocher à Mandane son ingrat oubli de l'homme qui lui avait voué sa vie. Malgré les sages représentations de Méliante, il passe à travers tout pour lui écrire & pour lui faire parvenir ses tablettes. Elles arrivent en effet entre les mains de la princesse. O surprise ! ô joie ! une lettre de Cyrus ! des caractères tracés de sa main même ! Ce sont des reproches, des reproches amers & sanglants. Qu'importe, puisqu'ils lui disent que Cyrus est en vie ?

La princesse de Pont est auprès de Mandane, & la considère avec un étonnement mêlé d'effroi. Que veut dire cette expression radieuse qui se répand sur la physionomie de la fiancée en deuil de Cyrus ? Un soupçon terrible s'empare de son esprit. Elle s'approche, jette un coup d'œil sur les tablettes, reconnaît l'écriture, comprend tout & tombe dans un désespoir qui s'exhale tout haut en éclats douloureux.

Ses cris & ses sanglots sont entendus. Thomiris, prévenue par les gardiens des princesses, accourt.

Elle s'empare des tablettes que Mandane tâche en vain de dérober à sa vue. Par son ordre, on fouille toutes les tentes. Méliante, malgré les plus héroïques efforts, ne peut défendre l'entrée de la sienne ; Cyrus est découvert. Il s'élance le fer à la main, s'ouvre un passage à travers les ennemis, rencontre le prince Aryante & se jette sur lui ; une lutte mortelle s'engage entre eux. Thomiris survient, ordonne à son frère de cesser le combat & n'est point obéie ; mais l'escorte de la reine sépare les deux adversaires & les arrête, ainsi que le généreux Méliante.

Pendant ces scènes tumultueuses, la princesse expire de douleur dans les bras de Mandane éplorée, qui reçoit ses derniers soupirs & ses touchants adieux.

Mandane, Cyrus, Aryante sont étroitement gardés ; leur vie ou leur mort dépend d'un mot de l'implacable Thomiris. Ce mot, quel sera-t-il ?

Elle-même ne le sait pas ; l'arrêt lui sera dicté par la haine ou par la clémence, d'après ce que va lui-même décider celui qui fut Artamène.

Thomiris vient le trouver en personne dans sa prison, & lui offre la liberté, mais sous trois conditions :

- 1<sup>o</sup> Il devra renoncer à Mandane ;
- 2<sup>o</sup> La princesse épousera Aryante ;
- 3<sup>o</sup> Cyrus ne la reverra jamais.

Lui, consentir à des conditions pareilles !... La mort est mille fois préférable !

Thomiris se retire exaspérée.

Cependant le prince Aryante, dans ces lieux mêmes où tout subit la loi despotique de sa terrible sœur, compte un certain nombre d'amis. D'autre part, de dévoués serviteurs de Cyrus y ont pénétré en secret. Ils s'entendent ensemble pour délivrer les prisonniers ; mais le complot est révélé à la reine par l'un des conjurés. Thomiris prend toutes les mesures qui peuvent en prévenir l'exécution, & fait surveiller ses captifs plus rigoureusement que jamais.

Elle n'a pas tout prévu. Durant la nuit, Mazare & son armée, grossie d'un renfort de troupes fraîches que Cyaxare envoyait à Cyrus, tombent sur le camp des Massagètes. De leur côté, les Sauro-mates, soulevés par Méréonte, assaillent les tentes royales, où les amis réunis d'Aryante & de Cyrus ont commencé l'action. Attaquée de toutes parts, l'amazone n'est plus une femme, c'est une tigresse en furie. Elle renonce à se défendre, mais non à se venger. L'ordre sanguinaire est donné : Mandane & Cyrus vont périr.

Pour exécuter cet arrêt suprême, elle choisit le même capitaine Gélon, qui, naguère, a frappé le malheureux Spitridate, croyant frapper Cyrus. On ne saurait mieux s'adresser. Bête féroce à face humaine, il sera charmé de réparer sa méprise, afin que le supplice du héros soit plus horrible & plus complet, Mandane doit mourir la première, ainsi le décrète Thomiris.

C'est donc à la tente de la princesse que le bar-



bare se rend d'abord. Il y entre. Soudain des cris de femmes, des cris déchirants se font entendre : ils annoncent que la mort y est entrée avec lui. Le Gélon sort de là, le poignard toujours à la main ; un moment après, il est devant Cyrus. Il le brave, & levant la lame homicide, il lui montre en riant le sang qui en dégoutte, le sang de Mandane ! Cyrus bondit comme un lion, lui arrache son arme des mains & le renverse mort à ses pieds. Dans sa fureur, il s'empare de l'épée de l'un de ses gardes, il se précipite à travers le tumulte du combat, tue tout ce qui s'oppose à sa course impétueuse & se fraye un chemin sanglant jusqu'à la tente de Thomiris.

Elle est là, farouche dans sa défaite, triomphante dans sa cruauté. Elle le voit & l'attend. Il lève le bras pour frapper le monstre & s'arrête : le monstre est une femme ! Non, bien décidément, jamais le sang d'une femme, quels que soient ses crimes, ne souillera la main du héros.

Dans ce moment, des cris de joie & de victoire retentissent. Les amis de Cyrus accourent vainqueurs autour de lui. Ils amènent avec eux — qui ? Mandane. Oui, Mandane délivrée !

Le Gélon, aussi maladroit que féroce, s'est encore une fois trompé. Le sang d'une belle & innocente victime a rougi son poignard ; mais cette victime n'était pas Mandane ; c'était la triste Hésionide, compagne chérie de feu la princesse de Pont. Thomiris vaincue comme reine, trahie dans sa vengeance comme femme, tourne sa rage contre elle-même. Elle tente de se frapper à mort, mais ceux qui l'entourent retiennent son bras & l'entraînent. Cyrus, qui, au plus fort de son désespoir, l'a épargnée, n'a garde, dans l'excès de son bonheur, d'en vouloir à sa vie. Elle fuit donc de la vitesse de son cheval, qui l'emporte, plus rapide que les vents, dans les profondeurs de la Scythie, si bien appropriées au séjour des bêtes sauvages.

Cyrus est rentré en possession du commandement suprême. Les vainqueurs lui obéissent, les vaincus sont à ses pieds. Un seul personnage pourrait encore le gêner ; c'est Aryante. Mais lui-même a pris soin de s'ôter de son chemin. Délivré aussi par ses partisans, il s'est trouvé, au sortir de prison, en face d'un général de Thomiris, qu'une ancienne rivalité lui rendait odieux. Un combat singulier s'en est suivi, où le prince massagète a succombé. Cyrus perd ainsi une occasion nouvelle d'exercer sa magnanimité ordinaire envers ses ennemis abattus ; mais à défaut d'Aryante vivant, Aryante mort n'a qu'à se louer de ses procédés généreux. Une sépulture honorable est donnée au frère de Thomiris, ainsi qu'à la pauvre Hésionide, tandis que près de là, un même tombeau, glorifié par les larmes du grand Cyrus & de la belle Mandane, reçoit les restes mortels de l'infortuné Spitridate & de la malheureuse Araminte.

Le héros, à la tête de son armée victorieuse, entouré de ses amis anciens & nouveaux, reprend enfin la route d'Ecbatane, avec l'espoir, cette fois,

d'y ramener sans encombre la fille de Cyaxare. Cet espoir n'est pas déçu. Ils arrivent en vue de la ville royale. Quel est ce majestueux cortège qui en sort & marche au-devant d'eux ? Le roi de Médie en personne se porte à la rencontre des heureux fiancés. Avec lui se présentent le roi & la reine de Perse, qui sont venus le rejoindre, désireux de revoir & d'embrasser leur glorieux fils, après tant d'années d'absence. Douce surprise pour le grand Cyrus, bien qu'il ne paraisse pas s'être beaucoup préoccupé de son père ni de sa mère, depuis qu'il les a quittés, les quatre enlèvements de la belle Mandane ne lui en ayant pas sans doute laissé le temps. Le retour des deux illustres absents dans leur famille s'opère au milieu des plus vives effusions de tendresse domestique & de joie populaire.

Les dieux ne sont point oubliés. On porte au pied de leurs autels de solennelles actions de grâce ; mais, hélas ! nous n'en avons pas encore fini avec tous les obstacles dressés contre l'union tant différée du plus admirable des princes & de la plus adorable des princesses. Maints prodiges effrayants se manifestent & donnent lieu de croire que la volonté divine s'y oppose absolument. Pourquoi donc ? On se le demande ; on cherche. On se rappelle enfin que la princesse de Cappadoce ne peut épouser un étranger sans violer la loi fondamentale du royaume. L'oracle de Babylone est consulté. Il répond gracieusement, en mauvais vers, que le vainqueur de l'Asie n'y est étranger nulle part ; ce n'est donc pas cela. Mais les mages, consultés d'un autre côté, sont plus explicites. Pour que Cyrus soit vraiment maître de toute l'Asie, il faut que les deux couronnes de Médie & de Perse soient sur sa tête. C'est là ce qu'exigent les dieux.

Les satisfaire est chose bien facile. Que ne parlaient-ils plus clairement ? Cyaxare & Cambyse s'empressent d'abdiquer, & même d'autant plus volontiers, que, sans se le dire l'un à l'autre, chacun d'eux, à part soi, roulait déjà cette idée dans son esprit, trop heureux de vivre assez pour voir leur place occupée par un tel héritier.

Enfin, après tant de traverses, le héros & l'héroïne de notre histoire n'ont plus rien à craindre ni à désirer. La cérémonie imposante de leur couronnement accompagne celle de leur mariage, avec l'approbation des dieux & à l'applaudissement unanime des hommes. L'empire des Perses est fondé ; Cyrus est assis sur le trône le plus éclatant de l'univers ; mais il n'y attache de prix, croyez-le bien, que parce qu'il le partage avec l'incomparable Mandane. Espérons que nul malencontreux ravisseur ne sera désormais assez hardi pour aller la lui prendre là.

A l'exemple & sous les auspices du couple royal, sont unis d'autres couples, dont nous avons dû, à regret, laisser de côté les peines de cœur ; c'est comme une contagion de félicité qui se propage autour de lui. Au milieu de cette béatitude générale, il faut pourtant noter deux exceptions.



La veille du grand jour qui a pour jamais associé les destinées de la belle Mandane à celles de Cyrus, le prince Mazare s'est éloigné secrètement & sans retour; trouvant en lui assez de vertu pour souhaiter leur bonheur, mais pas assez pour en être témoin. Il fuit au loin, dans sa petite principauté, qu'à l'avenir il lègue à Cyrus, bien décidé, quant à lui, à y finir sa vie sans avoir goûté les douceurs de l'hymen.

L'adorable Mandane est comme le soleil : qui-conque a osé fixer les yeux sur elle en demeure tout ébloui, & ne peut plus les arrêter sur aucune autre. Une lettre modeste & touchante, remise entre les mains des nouveaux époux, leur porte ses adieux & leur annonce ses résolutions. Tous les deux en sont également émus, & Mazare est du moins, jusqu'au fond du pays des Saces, suivi de leur estime & de leurs regrets.

L'autre exception est le généreux Mélite. Le roi d'Hyrcanie, l'un des plus dévoués amis jadis d'Artamène, & maintenant de Cyrus, a reconnu dans le noble guerrier un fils longtemps perdu & longtemps pleuré. Mélite gagne à cette découverte un père & un royaume; mais il perd à son tour, en compensation, la charmante Assyrienne, qu'il était allé chercher dans le camp des Massagètes, & qui, n'étant plus désormais de même nation que lui, ne peut partager sa nouvelle fortune, en raison des lois d'Hyrcanie, apparemment analogues en cela à celles de la Cappadoce. Pour les héros de mademoiselle de Scudéry, aucun gain ne saurait contre-balancer une semblable perte, & Mélite, comme Mazare, réclame à bon droit notre compassion.

A part ces deux princes, tout le monde est content. L'auteur a terminé sa tâche, & le roman finit par un tableau magnifique du bonheur de Cyrus, de sa grandeur & de celle du vaste empire soumis à son sceptre victorieux.

—

Tel est, autant qu'une analyse sommaire peut en donner l'idée, cet ouvrage célèbre, dont le souvenir se relie à celui de la société la plus raffinée qui ait existé en France & en Europe. Dans ce résumé rapide, on s'est contenté de suivre en courant, à travers le dédale de leurs aventures, les deux personnages principaux; mais que de détails dans leur histoire même! mais que d'autres acteurs, que d'autres aventures n'a-t-il pas fallu négliger, sous peine de voir l'analyse s'allonger indéfiniment, & prendre les proportions d'un livre véritable!

De même que l'*Astrée*, son modèle pour tout ce qui concerne l'ordonnance de la narration, le *Grand Cyrus* renferme une foule d'épisodes. Chacun d'eux forme comme un roman à part, de taille fort honnête, & requerrait une analyse spéciale. Besogne terrible à qui voudrait l'entreprendre! Pas une individualité tant soit peu marquante

qui n'ait le sien. Tantôt les héros en sont entièrement fictifs, tantôt ils sont, comme Cyrus lui-même, empruntés à l'histoire, & nous offrent, au titre de ces récits parasites, implantés sur un tronc à lui seul déjà bien assez colossal, des noms tels que ceux de Panthée & d'Abadate, de Pisistrate, de Sapho, & même celui des sept Sages!

Mademoiselle de Scudéry aurait-elle donc eu la pensée, entrevue déjà confusément chez Honoré d'Urfé, d'écrire un roman historique, & notre siècle, qui compte ce genre littéraire au nombre des inventions dont il s'attribue l'honneur, ne serait-il, par hasard, sur ce point comme sur quelques autres, qu'un plagiaire?

Dans sa préface, Scudéry, parlant toujours du *Grand Cyrus* comme de son œuvre personnelle, se vante d'y avoir suivi scrupuleusement en toutes choses les historiens de l'antiquité, Hérodote, Xénophon, Zonare, etc. On a pu voir comment cette assertion du frère est justifiée; quant à la sœur, nous ne croyons pas qu'elle ait jamais eu pareille prétention. Ce qui constitue le roman historique, tel que nous l'a donné l'auteur d'*Ivanhoë*, c'est-à-dire la peinture fidèle des caractères, la reproduction savante des temps & des lieux, celle des mœurs qui s'y rapportent, n'a évidemment rien de commun avec les faits & gestes de l'illustre Artamène. Si mademoiselle de Scudéry a voulu, sous des noms puisés dans les fastes des peuples anciens, représenter parfois des personnages réels, ce ne sont certes pas ceux du sixième siècle avant J. C., mais ceux du dix-septième de notre ère, & surtout les habitués du cercle fameux dont elle-même faisait partie. C'est en ce sens seulement que son œuvre peut offrir un intérêt historique. Derrière le masque d'Ésope, ou de tel autre sage mis en scène par elle, maint bel-esprit de l'époque devait se reconnaître; dans le portrait détaillé, & pour me servir d'un terme consacré en peinture, minutieusement léché de telle ou telle princesse accomplie, on retrouvait sans peine celui de quelque précieuse en renom; & sans faire tort aux autres mérites de mademoiselle de Scudéry, nous pouvons croire que ces portraits qui, sous l'apparence de la fantaisie, laissaient deviner l'original vivant, étaient pour beaucoup dans le succès de ses ouvrages.

Peu d'années après le *Grand Cyrus*, parut la *Clélie*. La faveur qui accueillit cette nouvelle production de l'auteur en vogue surpassa peut-être encore celle qu'avait obtenue la première. Il n'y eut surtout qu'un cri d'admiration pour l'ingénieuse invention & la fameuse carte géographique du *Pays de Tendre*, qui en font l'ornement. Du reste, dans les deux compositions, même couleur, même coupe, mêmes qualités, mêmes défauts.

Ces romans, alors si répandus & si estimés, ne sont aujourd'hui pour nous qu'un énorme fatras, dont le seul aspect épouvante le lecteur le plus courageux. Ils étaient l'œuvre d'un esprit assurément distingué; ils avaient en eux ce qui, à un



moment déterminé, donne la popularité, mais non ce qui donne la durée : le souffle de vie, le souffle de la vérité.

Après trois mille ans écoulés, pourquoi le vieil Homère est-il toujours jeune? Pourquoi, même à travers de froides traductions, le pathétique des grands tragiques grecs émeut-il encore nos cœurs? Pourquoi Molière vivra-t-il indéfiniment?

C'est qu'ils nous font entendre le langage de la nature; ce langage éternel que le génie sait parler, & que comprennent les hommes de tous les siècles.

Chez mademoiselle de Scudéry, la nature est absente. Pas un trait, pas un accent qui nous émeuve, parce que tout est factice. S'il ne s'agissait que de la couleur locale, on en prendrait son parti; mais l'homme réel s'y cherche en vain, il n'y est pas.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Ce précepte, longtemps méconnu, pénétra enfin dans le domaine du roman. Une femme eut la gloire de commencer la réforme : madame de la Fayette, sous le nom de Segrais, écrivit la *Princesse de Clèves*; ce fut le modèle d'un genre nouveau. Sous sa plume élégante & sous celle de ses imitateurs, le roman devint une étude intime des sentiments du cœur. Il ne borna pas là son ambition; il se fit plus tard étude philosophique, étude de mœurs, étude de caractère, enfin étude vraiment historique, & dans toutes ces variétés, produisit des chefs-d'œuvre, en petit nombre, il est vrai, mais qui seront toujours lus, & qui placent leurs auteurs au rang des peintres les plus délicats, des meilleurs moralistes ou des plus savants antiquaires. Les récits destinés à piquer seulement une vulgaire curiosité n'étaient pas tout à fait morts, mais ils n'avaient plus de place dans les hautes régions littéraires.

« Le goût de ces romans de longue haleine, dit un critique du siècle dernier, & où les aventures sont entassées les unes sur les autres, sans qu'on en voie jamais la fin, a subsisté quelque temps, mais il est entièrement passé. »

Hélas! le critique se trompait d'adverbe. Au lieu d'entièrement, c'est momentanément qu'il devait dire. On a vu, de nos jours, reparaître avec fracas des romans aussi volumineux, plus volumineux même que le *Grand Cyrus*, où les aventures sont encore une fois entassées les unes sur les autres, & qui, avec des couleurs bien différentes des siennes, ne sont pas plus vrais dans les tableaux qu'ils mettent sous nos yeux. Le faux qui en imprègne toutes les pages n'a rien d'innocent; il y circule trop souvent d'un bout à l'autre, à l'état de poison mortel.

Quant aux romans de Madeleine de Scudéry, les plus sèbres précieuses savouraient sans scrupule leur interminable lecture, & l'on eût aisément rencontré plus d'une jeune & noble demoiselle, qui,

pour se former aux délicatesses de l'esprit & de la conversation polie, avait, tout aussi bien que Cathos & Madelon, étudié, selon l'expression de leur servante peu lettrée, la *Filosofie dans le Cire* (1). Comment s'étonner de tels privilèges accordés aux productions de cette école, alors que dans la solitude des Rochers, dans ce séjour charmant du bon sens & du bon goût, on laissait, à côté des *Essais de morale* de l'austère Nicole, s'introduire, parfois à la dérobée, non pas même mademoiselle de Scudéry, mais son émule gascon La Calprenède? Il est vrai que l'aimable châtelaine s'excuse humblement auprès de sa fille de cet acte de faiblesse, & nous en donne l'explication : — « Le style en est » maudit, » — dit-elle plaisamment ; — mais les » sentiments sont si beaux! »

Le style de mademoiselle de Scudéry n'est pas maudit; néanmoins, quoique déjà bien supérieur à celui de l'*Astrée* en ce qui touche la correction & la clarté, il entre pour sa part dans la difficulté qu'on éprouve à lire les dix tomes du *Grand Cyrus*. Rien de plus opposé, en effet, à nos habitudes impatientes d'esprit, que la marche lourde & lente de ce style, où chaque nom propre ne se montre qu'escorté majestueusement de son épithète, & qui nous raconte non-seulement ce que font & disent les personnages, mais, dans le plus menu détail, ce qu'ils sentent & ce qu'ils pensent, ne laissant rien à deviner ou à entrevoir au lecteur.

Dans la narration, longuement étendue sur ce sujet, s'enchaînent, pour les mieux exposer encore, des lettres, des conversations, & de longs monologues, bourrés d'exclamations & d'apostrophes langoureuses. — « Ah! malheureux Artamène! — Ah! injuste princesse! — Ah! trop aimable Mandane! » etc. — Il n'est pas besoin d'ajouter que les beaux yeux, les chaînes, les flammes, & autres fades métaphores, bagage romanesque qui a si longtemps encombré notre littérature, abondent également dans le discours. Aucun des caractères mis en action ne se dessine par un langage qui lui soit propre; tous parlent de même. Cette uniformité de ton, jointe à celle de sentiment, jette sur l'ensemble de la longue histoire une teinte d'ennui, que la multiplicité des incidents, & l'art avec lequel ils sont parfois agencés, ne suffisent pas à dissiper. Le nombre, d'ailleurs, n'est pas la diversité, & ces incidents se reproduisent toujours aussi à peu près les mêmes.

Ce sont les princes déguisés, les princesses enlevées, les morts qui sont vivants, les duels, le voyage continu de tablettes envoyées, interceptées, oubliées avec ou sans dessein. Le retour fréquent de cette dernière circonstance surtout provoque notre sourire, & Boileau n'a pas manqué d'en tirer parti dans son badinage en prose intitulé les *Héros de Roman*, où, parmi les ombres indûment affublées de noms historiques qui compa-

(1) La philosophie dans le Cyrus.



raissent devant le tribunal de Pluton, il nous montre la fausse Sapho uniquement préoccupée de ses tablettes perdues. — Précieuses tablettes, il est vrai, grâce aux vers que mademoiselle de Scudéry s'est hardiment permis d'y inscrire, & que la dixième muse n'eût peut-être pas désavoués. — Tous ceux dont le *Grand Cyrus* est orné ne sont pas également bons; néanmoins, on sait que, sur ce point, sa célèbre historienne avait un de ces talents faciles qui plaisent en société. En dehors de ses romans, tout le monde connaît son impromptu sur les œillets cultivés par le grand Condé au Donjon de Vincennes. Le quatrain improvisé par elle devant son propre portrait, œuvre au pastel du célèbre Nanteuil, vaut aussi la peine d'être cité :

Nanteuil, en faisant mon image,  
A de son art divin signalé le pouvoir.  
Je hais mes traits dans mon miroir;  
Je les aime dans son ouvrage.

Nous trouvons ici, avec un échantillon de son mérite en ce genre, une preuve de sa modestie. Cette laideur, dont elle prenait si bien son parti, fut un accident heureux dans sa vie. Préservée par là, nonobstant sa supériorité réelle, de l'envie dénigrante des femmes & de l'admiration dangereuse des hommes, elle put compter, dans la société, de nombreux amis, sans distinction de sexe. Ils la décoraient du nom de cette même Sapho, dont elle avait, dans le *Grand Cyrus*, refait l'histoire à sa façon; exagération qui atteste de leur part plus d'estime enthousiaste que de discernement littéraire. Madeleine de Scudéry n'eut ni le génie, ni les passions, ni le triste sort de l'illustre Lesbienne, & ne paraît pas, malgré tout le bruit que ses

œuvres faisaient dans le monde, avoir étalé plus de prétentions comme auteur que comme femme. Elle dut à ce désintéressement d'amour-propre une tranquillité d'âme qui lui fit accepter sans jalousie, on peut le supposer, le succès de la *Princesse de Clèves*; sans amertume, les traits railleurs de Boileau, ou ceux qui pouvaient l'atteindre dans les *Précieuses ridicules* & les *Femmes savantes*. Elle survécut, non-seulement à ses propres ouvrages, mais à presque tous les beaux génies de la grande époque littéraire, & mourut, plus que nonagénaire, dans la première année du dix-huitième siècle. — L'âge n'avait point altéré les facultés de son esprit; à quatre-vingts ans, elle publiait encore, non des futilités, mais des écrits sérieux, qui, sous le titre de *Conversations morales*, obtenaient l'approbation de juges compétents dans l'art de bien penser & de bien dire. Quant aux romans, elle n'en composait plus; & bien qu'elle pût se rendre le témoignage que les siens n'avaient jamais perverti personne, peut-être, considérant de haut cette littérature éphémère, & trop souvent malfaisante dans sa frivolité, qui ne sert ni à éveiller ni à satisfaire aucune des hautes aspirations de la nature humaine, qui laisse la pensée du lecteur vide, l'énervé, la dégoûte de toute nourriture solide, fausse le jugement, & oblitère l'instinct du grand & du beau intellectuels, peut-être, disons nous, n'était-elle pas loin d'acquiescer à la malédiction éternelle de l'honnête Gorgibus, en s'écriant avec lui :

« Et vous, sottés billevesées, pernicieux amuse-  
» ments des esprits oisifs, romans, vers, chansons,  
» sonnets & sonnettes; puissiez-vous être à tous  
» les diables ! »

APHÉLIE URBAIN.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### CAUSERIES

PAR MADEMOISELLE THÉRÈSE KARR.

Aimable livre à signaler à nos lectrices. Ces causeries familières d'une jeune fille avec d'autres jeunes filles sont très-variées de sujet, très-

aimables par la forme, très-graves au fond; elles révèlent un esprit souple dans une âme immuable, un esprit qui s'empirent des vives couleurs des choses, des événements, de la nature, mais qui juge tout au point de vue de sa religion & de sa foi. Je citerai volontiers une page intitulée : *Les Femmes évaporées*.

« Il y a un mot qui prend de jour en jour une



plus grande place dans le vocabulaire français ; on l'entend à chaque instant, & ce qui ne me rend pas du tout fière, on l'emploie le plus souvent au féminin. Ce n'est qu'un pauvre petit adjectif, mais j'ai peur qu'il ne contienne bien des sévérités & bien des dédains. Ne l'entendez-vous pas répéter à chaque heure : — Quelle mise évaporée ! — Quelle allure évaporée ! — Quelle conversation évaporée ! Puis, quand on veut résumer tout cela, on se contente de dire : — Quelle femme évaporée !

« Or, les mots sont les signes des choses. Et quand un mot revient de plus en plus fréquemment, quand il acquiert un droit de cité plus marqué, il est grand temps de commencer à croire que la chose signifiée a pris d'abord son droit de cité & qu'elle nécessite l'attention...

» ... Qu'est-ce qu'une liqueur évaporée ? C'est celle qui n'a pas été renfermée comme il convient & qui a laissé emporter par l'air son arôme & son parfum. En les perdant, elle a perdu toute efficacité & toute valeur. Eh bien, il me semble qu'une femme évaporée, c'est celle qui jette à tous les vents du monde les dons qui lui ont été départis, sa beauté, son esprit, son cœur, ou cette espèce d'impressionnabilité que l'on prend souvent pour le cœur... Elle perd, cette âme évaporée, deux des plus grands biens de la femme, le respect & la confiance.

» Jeune fille, ses parents se détournent d'elle dès qu'une affaire sérieuse est en jeu ; jamais son frère n'a l'idée de lui demander un avis, ou une consolation, & les étrangers arrivent facilement à une familiarité offensante.

» Jeune femme, son mari la considère comme un joli jouet, s'il est seulement homme du monde, — ou s'il est homme d'affaires & qu'il sente le besoin d'étaler son crédit, comme un mannequin sur lequel il peut faire montre de billets de banque, convertis en cachemires, dentelles & diamants.

» Mère enfin... j'aime à croire qu'elle changera, car j'hésite devant ce titre sacré. Mais si elle ne

change pas, ce ne seront point quelques années de plus ni même les cheveux blancs qui lui feront obtenir ce qui fut refusé à sa première & à sa seconde jeunesse. Elle ne le trouvera pas en ceux même qui doivent respecter & se confier : les enfants. »

L'espace ne nous permet pas d'extraire davantage de cette *Causerie* ni de citer celles qui la précèdent ou la suivent. Mais nous pouvons affirmer que tous ces conseils sont purs, ingénieux dans la forme, sagaces & véritablement intéressants dans leur féconde variété. Avis à nos lectrices (1).

M. B.

## LIVRES ANGLAIS

Un certain nombre de nos lectrices désire connaître les nouveautés qui se publient en Angleterre ; en voici une qu'on peut leur recommander ; elle n'est pas encore traduite : — *A Bridge of glass*, by W. Robinson, auteur de *l'Argent de la Grand'mère* ; ce titre singulier : *Bridge of glass*, emprunté à l'épigraphe du livre : — *Il me semble parfois marcher sur un pont de cristal, jeté sur un fleuve de calamités*, se trouve justifié par les dramatiques infortunes des héros du roman, Grâce Herbie & le poète de Wert-Atherby. Ce livre est d'un vif intérêt.

Nous signalons également à nos lectrices deux charmantes œuvres de mistress Oliphant, *Innocent* ; *At is gates*, & son remarquable travail sur Montalembert, si bien analysé par madame Craven.

(1) Chez Victor Palmé, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain. Paris, un fort volume, prix : 2 fr.

## CONSEILS

### II

#### LE GOUT DE LA TOILETTE

**O**n nous croira sans peine, lorsque nous dirons que nous aimons depuis longtemps le *Journal des Demoiselles* ; c'est un vieil ami, à qui nous reconnaissons

une mission haute & modeste à la fois : il s'adresse à la jeunesse, si digne d'affection, & il lui apporte tous les mois, sous une forme attrayante, un peu d'instruction, un peu de distraction & quelques



salutaires conseils. Dans sa carrière déjà longue, il a fait du bien, nous en croyons des témoignages nombreux. Pourquoi faut-il que, semblable en cela à toute chose humaine, il ait son ombre, sa paille, son défaut? A nos yeux, l'ombre & le défaut, ce sont ces annexes consacrées à la mode, ces gravures multiples, ces interminables explications qui, toutes, ont pour objet les garnitures, les draperies & les floritures d'une robe ou d'un manteau.

Il serait difficile de déterminer si les journaux de jeunes filles, obligés de parler un peu de l'*éternel féminin*, ont provoqué cette fureur de toilette, dont toutes les femmes sont pêtées! ou bien si, tout simplement, ils ont subi la tendance, suivi la pente, obéi à l'entraînement universel; nous ne recherchons pas ici la cause, nous constatons seulement l'effet, & je crois que nous pouvons dire, sans être taxée d'exagération, que jamais à aucune époque, ni lorsque les *Hennins* provoquaient la sévérité des prédicateurs, ni lorsque la duchesse Anne a amené en France la suprématie des femmes & du luxe féminin, ni sous les Valois, lorsque la reine Margot employait vingt-cinq aunes de dentelles pour une fraise, ni sous les régentes, ni sous Louis XIV, ni sous le premier Empire, jamais la fureur de la toilette, la niaiserie des futilités n'a été portée si loin qu'aujourd'hui. Prenez, par exemple, un journal féminin, lisez la *Correspondance*, les *Renseignements* adressés aux abonnées, en réponse à leurs propres lettres, qu'y verrez-vous? Le goût & le désir de la toilette allant jusqu'à la folie, pénétrant dans les classes & dans les provinces restées jusqu'alors modestes & sérieuses. On veut être à la mode à tout prix, & j'ai compté, dans une seule colonne de ces *Renseignements*, jusqu'à quatorze demandes qui avaient toutes pour objet les *polonaises*. Portez-vous des polonaises à dessins? — en soie? — en laine? — de la même couleur que la jupe? etc., etc.

Cette préoccupation unique, cette frivolité incroyablement ne font-elles pas pitié? Ces femmes, ces jeunes filles ont des devoirs à remplir, des travaux les attendent, le soin d'une famille repose sur elles, l'éducation des enfants est leur affaire & devrait être leur souci : & elles ne pensent qu'à se fabriquer des tuniques & des polonaises! Toute occupation intellectuelle, toute étude qui ne se rapporte pas à l'ajustement sont complètement sacrifiées; on ne pense qu'à se parer, à renouveler ses parures, à éclipser la parure des autres.

Prêtez donc l'oreille dans un salon, qu'entendez-vous?

« Moi, je le ferai en velours! »

— Pas de malines, je n'aime que l'alençon.

— Vous mettrez des plumes sur cette paille de riz? oh! j'aimerais mieux des fleurs, des myosotis, par exemple.

— Je crois qu'il en faudrait bien quinze mètres.

Vous n'entendez pas d'autre conversation; & ce

sont là des chrétiennes, des mères, des Françaises on attend d'elles la régénération du pays! Ah! certes, elles porteront le nom de la France dans les contrées étrangères, mais c'est sur les ailes de papillon de la Mode, & non sur les ailes de la Victoire que ce nom y sera transmis! Nous le disons avec douleur : si les jeunes femmes françaises ne reviennent pas à la simplicité, si elles ne se détachent pas de l'enfantine vanité qui les possède, si elles continuent cette vie de luxe & de frivolité, ce peuple, si favorisé jadis, ne se relèvera pas de ses chutes; car le luxe renverse le foyer domestique; la frivolité tue l'esprit de famille, & jamais les *Célimènes* n'ont fait souche de grands citoyens.

Pourtant, les femmes françaises ont reçu des dons de cœur & d'esprit qui les mettent au-dessus des étrangères; elles ont en partage le jugement, le tact, le goût du travail, l'habileté, une certaine souplesse d'esprit & de doigts qui en font, selon l'occurrence, des ouvrières hors ligne, des ménagères incomparables, des *négociantes* habiles & prudentes, des maîtresses de maison intelligentes, des reines de salon que les autres peuples admirent. Le pape Pie VII déclarait la femme française supérieure à toutes les autres dans les délicates fonctions de sœur hospitalière; il trouvait qu'elle était modeste, prudente, active, secourable & intelligente. Toutes ces qualités ne sont-elles pas celles qui font une excellente mère de famille? & faut-il que nos jeunes compatriotes laissent envahir leur âme & leur esprit, si bien disposés aux nobles choses, par la fureur des bagatelles! On dira : Il faut cependant soigner sa toilette; un père, un mari aiment assez cela; les convenances du monde exigent une certaine élégance; il faut faire comme tout le monde... Raisons spécieuses, sans fondement véritable, & que le démon de la vanité souffle à l'oreille des femmes. Dans chaque ville, dans chaque bourgade, à côté des soi-disant élégantes, qui usent leur vie à changer les garnitures d'une robe, se trouvent deux, trois, dix femmes, aussi bien & mieux mises que les autres, & qui, le public le sait, s'occupent de leur toilette deux ou trois fois par an, au changement de saison; elles ne sont pas à la *dernière* mode, la mode du lendemain, mais elles sont bien; elles sont vêtues selon leur âge, leur figure & leur condition. *Leur condition*, remarquez ceci; combien ce malheureux mot : il faut faire comme tout le monde, a entraîné de femmes & de familles dans l'abîme! Vous appartenez à une condition moyenne, donc, *tout le monde*, pour vous, ce sont vos égales; ce n'est pas la femme du receveur général, ou la fille de ce négociant millionnaire, ou celle de ce propriétaire dont les immeubles représentent un si grand capital. Sachez modérer les élans de votre vanité & vous soumettre à cette hiérarchie sociale, qui serait bienfaisante & douce si tous savaient l'accepter.

L'esprit, les jouissances du cœur, la fortune, je ne parle pas du salut éternel, ont tout à gagner à



la modération des désirs féminins. Une femme qui règle sa toilette comme une autre affaire & qui n'en fait pas son idée fixe, aura du temps pour lire & cultiver son intelligence; du temps pour diriger sa maison, pour cultiver ses relations de société, de famille & d'amitié; la machine à coudre ne prendra point le pas sur le livre, l'écrivoire & les crayons; elle trouvera à la fin de chaque saison, *en plus*, l'argent qu'elle n'aura pas sacrifié à mille fantaisies, à des bons marchés ruineux, à des *stocks*, à des *fins de saison*, annoncés par des marchands qui connaissent le faible de leur clientèle; elle aura fortifié son caractère en se mettant au-dessus des puérilités de la mode; elle aura mérité l'estime de son entourage, celle de sa famille, la confiance de son mari, c'est bien quelque chose! Le repos d'esprit, l'absence de dettes, les plaisirs

que donnent l'étude & les livres, l'amitié des siens, valent bien quelques robes & quelques chapeaux *en moins*. Qu'en pensez-vous?

Nous n'espérons pas convertir à la belle simplicité toutes celles qui nous feront l'honneur de nous lire; nous n'espérons pas que le *Journal des Demoiselles*, semblable au *British Women Review*, se publie dorénavant sans gravures de modes ni explications; mais si quelques jeunes filles, à la lecture de ces courtes pages, réfléchissaient, se désabusaient des coûteuses folies de la toilette, & levaient la bannière de la modestie & de la raison, nous jugerions notre travail d'aujourd'hui fort bien employé. Nous le terminerons par ce mot emprunté à Fénelon : *Le luxe ruine encore plus de familles qu'il n'enrichit de marchands de modes.*

M. B.

---

## LETTRES A NATHALIE

---

### DEUXIÈME SÉRIE

#### QUATRIÈME LETTRE

---

#### LA POLITESSE A TABLE

---

Ma chère Nathalie,

Vous me demandez de revenir, pour le compléter, sur le sujet que nous avons abordé dans ma dernière lettre.

Vous êtes bien aise, me dites-vous, de m'entendre parler sur la façon de se tenir à table & d'assister convenablement à un dîner; ou, ce qui est plus difficile encore, de le donner.

Il vous semblait, ma chère Nathalie, que la présence & l'intervention de votre oncle rendraient votre tâche plus facile pendant les repas. Votre illusion m'a fait sourire, & je prévoyais bien le moment où une expérience plus longue vous montrerait les difficultés dont ce devoir est accompagné.

Vous n'aviez point songé d'abord au caractère de votre oncle, à ses distractions de savant, à l'habitude qu'il a contractée, depuis tant d'années, de s'en remettre complètement pour toutes les pré-

cautions à prendre & toutes les règles à observer, à votre digne tante. Il y a bien longtemps qu'il ne s'occupe plus de rien de tout cela. Il se mêle à la conversation comme un simple convive dispensé des devoirs du maître de la maison. Sa femme s'est depuis longtemps arrangée pour lui laisser tous les agréments de ses nombreuses réceptions & pour en garder elle-même tous les embarras.

Tant qu'on ne figure dans un dîner qu'à titre d'invitée, il n'est pas trop malaisé de s'en tirer à son honneur, & les règles des convenances ne sont guère compliquées. Toutefois, je ne voudrais pas voir tant de jeunes personnes apporter je ne sais quelle négligence & quel dédain dans la façon dont elles acceptent le bras qu'on leur offre. Il ne s'agit pas, bien entendu, de faire ici une dépense de sourires ou de remerciements; mais encore faudrait-il paraître s'apercevoir de ce qu'on fait, & ne pas ignorer que vous conduire même jusqu'à la salle à manger est, de la part de la personne qui vous y mène, un acte de politesse. Je ne voudrais pas non plus, toujours pour le même motif de politesse élémentaire, qu'on se permit jamais d'abandonner le bras de son cavalier sans lui avoir fait une révérence de quelque cérémonie. Il est du dernier mauvais goût de s'affranchir de cette for-



malité indispensable. Vous n'avez nul droit de traiter personne sans façon & avec une sorte de familiarité mal entendue. On comprend parfaitement qu'on quitte un salon à la queue-leu-leu, comme on peut le faire dans un réfectoire de collège ou dans un restaurant de barrière. Mais du moment où l'on se trouve parmi des gens bien élevés, aucun prétexte ne saurait vous affranchir des égards auxquels il est admis qu'on obéisse.

À table, vous vous trouvez placée entre deux personnes, & ce n'est point le hasard qui en a dicté le choix. La maîtresse de la maison, puisque vous lui avez fait l'honneur d'accepter son invitation, est incontestablement une personne qui mérite votre respect & votre confiance. Vous n'êtes donc point tenue à la même réserve que si vous vous trouviez placée fortuitement à côté du premier venu. Bien que, suivant toutes les probabilités, un de vos deux voisins vous soit beaucoup plus connu que l'autre, bien qu'il vous offre ainsi, durant le repas, une conversation plus commode & plus agréable, il ne faut point vous laisser aller tout à fait à l'impulsion qui vous tourne naturellement vers lui. Il convient de répondre pareillement aux paroles qui vous seront adressées de l'autre côté, & d'y répondre autrement qu'avec ce ton sec & glacial par lequel toute conversation se trouve abrégée ou rompue.

Il va sans dire, ma chère cousine, que je n'ai aucun conseil à vous donner sur tout le reste. La façon de se conduire dans le boire & le manger vous est trop connue, & je risquerais trop de vous faire injure sous le prétexte de vous avertir. Vous n'êtes point de ces personnes auxquelles il faille répéter ou apprendre les leçons de la sobriété. Il ne manque pas de gens, hélas ! qui auraient grand besoin de se les entendre rappeler. Je ne parle pas même d'un homme qui arriverait aux limites où l'on risque d'excéder le sang-froid ; mais, sans songer à ces oublis dont le soupçon même est impardonnable, n'arrive-t-il pas trop fréquemment que, dans un grand dîner, on mange plus que de coutume & peut-être plus qu'il n'est absolument raisonnable de le faire ? On sort de table en proie à une certaine torpeur que les efforts les plus habiles ne parviennent point à dissimuler entièrement. Cette preuve patente de gourmandise publique a quelque chose de repoussant & d'odieux.

Pardonnez-moi, Nathalie, cette digression. C'est bien là une digression véritable, puisque je vous entretiens des invités, lorsque vous m'interrogez, tout au contraire, sur le rôle de la maîtresse de maison.

Les bonnes traditions se perdent ici d'autant plus aisément, que la perfection du service ôte chaque jour davantage à l'amphitryon la peine d'intervenir. Il faut souvent y regarder de fort près pour distinguer une table d'hôte d'un dîner de famille. C'est, dans l'un comme dans l'autre endroit, la même fantasmagorie de plats qui tantôt apparaissent tout entiers, & l'instant d'après, reviennent

en morceaux, le même défilé de domestiques promenant autour des convives les parts symétriquement rangées ou les bouteilles indifféremment offertes. Je crois bien, ma chère cousine, qu'il faut, ici comme partout, se résigner aux nouveaux usages ; mais il est peut-être permis, dans une certaine mesure, de le déplorer. Il ne faudrait pas donner ici une carrière trop complaisante & trop lugubre à son imagination. Il est cependant trop certain que cette anatomie clandestine de la volaille & du gibier laisse l'esprit dans une incertitude fâcheuse, sinon dans une appréhension légitime. On se représente encore les opérations qui précèdent la cuisson, accomplies par des mains étrangères & inconnues, suivant un vieux & légitime proverbe, « le feu purifie tout. » Au contraire, lorsque la pièce achevée vous apparaît sous cette forme délicate, à la fois blanche & dorée, que vous lui connaissez, on n'admet point aussi aisément qu'un subalterne quelconque y porte la fourchette & le couteau. On voudrait être bien absolument sûr que cet arrangement des morceaux, manipulé dans la coulisse & ordonné comme un étalage de devanture, s'est en effet accompli sans autre intervention que celle des instruments consacrés à cette destination. Ce sont là des mystères dans lesquels il n'est peut-être pas prudent de se risquer. Toujours est-il que je regrette de toutes mes forces le temps encore voisin de nous & conservé dans quelques familles & quelques provinces, où l'art de découper faisait partie essentielle de la bonne éducation, souvenir lointain de l'époque où la dignité d'écuyer tranchant équivalait à un titre de noblesse.

Au reste, ces coutumes sont plutôt le résultat de la nécessité que le produit du libre arbitre. On a tellement pris l'habitude de multiplier le nombre des convives, que l'ancien service ne saurait répondre aux exigences de ces multitudes. Il ne manque pas encore de maisons du meilleur monde où les dîners se renouvellent plus souvent, ne procèdent point par régiments, & permettent aux hôtes de reprendre quelques-uns des usages du bon vieux temps.

Une des choses qui demandent peut-être le plus de tact & d'à-propos, c'est ce que j'appellerais volontiers l'ordre et le mouvement général du service. Ne souriez point, Nathalie, de cette expression ; elle est rigoureusement exacte.

Lorsque vous jouez un morceau de musique, ce que votre professeur vous recommande par dessus tout, c'est de l'exécuter dans son vrai mouvement, & l'on a même inventé à cet effet un petit instrument à balancier assez désagréable à voir & à entendre. Par malheur, il n'existe pas de semblable guide-âne pour les dîners, bien que certaines maîtresses de maison eussent tout avantage à s'en servir.

Le plus souvent, les dîners commencent par des lenteurs insupportables, par des retards fatigants ; les maîtresses de maison mettent d'ordi-



naire une certaine coquetterie à garder les convives un assez long temps à table. Elles font alors comme les conférenciers qui, dans la crainte de rester à sec & de ne pouvoir pas occuper leur public pendant toute la durée de leur heure, commencent par se perdre dans des précautions oratoires, des digressions, des détails où ils s'empêtrant, de façon à avoir ensuite toutes les peines du monde pour s'en tirer. De même les festins les plus richement conçus et destinés à être inévitablement abrégés lorsqu'ils menacent de s'étendre au-delà d'un temps raisonnable, débute d'ordinaire par une langueur de service dont les invités ne laissent pas de souffrir dans la légitime impatience de leur appétit. Au contraire, lorsque la première & la seconde faim sont apaisées, lorsqu'on a lié une certaine connaissance avec ses voisins & que la conversation commence à nous attacher, nous nous voyons bombardés de mets qui se succèdent sans intervalles & sans repos. Vous ne pouvez plus vous tourner du côté de votre interlocuteur sans voir perpétuellement passer entre vous deux le bras d'un domestique & le cou d'une bouteille. Vous n'aspirez plus alors qu'à vous délivrer de la table, & toute cette péroration du repas se transforme en un véritable supplice.

Il faut donc veiller avec le plus grand soin, Nathalie, à ne pas donner dans cette erreur & cette négligence. Toute la première partie d'un dîner doit être conduite un peu lestement; l'entretien se passe entre les fourchettes & les assiettes; mais, à mesure que ces premiers élans de nourriture se calment, il faut avoir soin, par une gradation savante & bien entendue, de ralentir le mouvement général jusqu'au moment de la fin qu'il faut encore avoir l'à-propos de saisir.

Ici il est tout à fait opportun qu'une maîtresse de maison marque d'avance son dessein; qu'elle promène ostensiblement ses regards tout autour de la table, de façon à avertir tacitement les convives. J'ai vu un amphitryon inattentif se lever brusquement au milieu d'un verre de Champagne que commençait à boire le premier invité, ou rompre fort maladroitement une conversation pleine d'intérêt & de chaleur, que toute la soirée n'est point ensuite parvenue à ranimer au salon.

Ce chapitre de la conversation à table est assurément un des plus délicats & souvent un des moins réussis dans les fêtes du monde. Il est beaucoup plus facile, en effet, d'avoir de l'argent que de l'esprit; & les gens qui brillent de l'éclat emprunté aux richesses ne trouvent pas plus à acheter la distinction & le tact qu'il n'était possible au financier de la Fontaine de trouver le marché où *se vend le dormir, comme le manger & le boire*.

C'est peut-être pour remédier à cette douloureuse impuissance, remplacée plus d'une fois par une ridicule vanité, que tant de gens, même dans un monde de certaine apparence, ont contracté l'habitude, dès que le dîner n'a pas des allures de cérémonie trop marquées, de vous entretenir,

sous un prétexte ou sous l'autre, des mets qu'ils vous offrent ou des vins qu'ils vous font boire.

Il n'est peut-être pas inadmissible, eu égard à l'importance exagérée dont on fait honneur à une cave hors ligne, qu'on se permette de recommander une fois, & tout à fait par exception, quelque cru fameux, quelque provenance exceptionnelle. Cette indication peut être prise, à la rigueur, non point comme un moyen de vanter sa propre fortune ou la splendeur de ses réceptions, mais comme un désir de faire honneur à ses hôtes & de témoigner par là qu'on ne leur épargne pas ce qu'on possède de plus délicat & de plus réservé. C'est, au fond, l'histoire du paysan qui descend lui-même au cellier pour vous rapporter son vin de derrière les fagots. C'est vous dire assez que ce genre d'hospitalité, si facilement compromettant & de mauvais goût, doit être interdit comme règle générale & ne peut passer qu'à l'ombre discrète d'une complète intimité.

Par exemple, ce qu'aucune intimité n'admet ni n'excuse, ce sont des conversations semblables à celles que j'ai vues dans bien des maisons de ma connaissance, soit à Paris, soit en province. C'est là que j'ai entendu dire cette énormité dont je n'ai assurément pas eu la primeur & qui se répétera bien des fois encore après nous : « Le trouvez-vous bon ? » en parlant de tel plat ou de tel assaisonnement.

Il n'y a pas d'expression dans notre langue, ma bien chère cousine, pour rendre pleinement l'effet qu'une pareille apostrophe doit produire chez un homme un peu délicat. Cette interrogation gastronomique, cet examen entre la vanité qui vous interroge & la gourmandise qu'on vous suppose, cette importance qui élève tout d'un coup la cuisine des gâte-sauces au rang glorieux de la conversation, il y a dans tout cela un tel mélange & une telle méprise, que la pensée d'avoir à délivrer ainsi un certificat de cordon bleu, me rend amer tout ce que je puis avoir dans mon assiette.

Mais mon amphitryon, qui n'a peut-être pas un grand choix de conversation, ne me perd pas de vue. Il s'aperçoit que je m'arrête, que je parle, que je respire, que je reprends haleine, peut-être même que j'attends le moment de me débarrasser de ce que j'ai devant moi, entre les mains du domestique qui va passer. Je l'aperçois venir, je le guette, je suis sur le point de lui faire signe, lorsque je m'entends interpellé à travers toute la largeur de la table. — « Vous ne mangez pas ! » Je vois alors toutes les têtes qui se retournent de mon côté; je deviens l'objet de l'attention générale. Saisi en flagrant délit & convaincu d'avoir voulu me mettre à mon aise, il ne me reste plus qu'à baisser piteusement la tête sur mon assiette & à reprendre l'œuvre interrompue de mon alimentation.

Vous conviendrez avec moi, ma chère cousine, que ces manières & cet attentat à ma liberté ne laissent pas d'être fort désobligeants. C'est là une



singulière façon de mettre à leur aise les gens qu'on attire chez soi.

Le fameux : « Vous ne mangez pas ! » est d'autant plus terrible, qu'il ne manque jamais d'être accompagné chez ces gens qui veillent avec tant de sollicitude à vous faire avaler jusqu'aux derniers morceaux, par un soin attentif & vigilant à les renouveler & à les multiplier sur votre assiette. Ils croient bien faire en déployant, pour vous approvisionner de nouveau, des ressources oratoires & une insistance à laquelle il devient difficile de résister. Vous vous résignez avec mélancolie, &, victime de cette politesse à haute pression, vous en êtes peut-être à calculer d'avance l'heure de votre malaise & les probabilités de votre indigestion.

Je n'ai pas besoin de vous dire que cette persécution n'est jamais tolérable. Il faudrait, pour en venir à ces usages barbares, avoir à sa table quelqu'un de ces gens arriérés & inférieurs, comme il en existe peut-être quelques-uns encore dans certaines régions reculées. Ceux-là s'imaginent, à leur tour, par une erreur corrélatrice à la première, que le suprême bon ton consiste précisément à se faire prier. C'est là une espèce de politesse de carton dont le véritable modèle est en Chine. Là en effet, comme au Japon, les plus simples relations de la vie demandent une série de formalités & de salamalescs. L'un refuse ce qu'il souhaite, & l'autre vous offre ce qu'il ne veut pas donner. Les relations de la vraie politesse sont plus simples & moins compliquées. Toutes ces comédies ont fini par devenir usées, banales & de mauvais ton.

S'il est d'une haute inconvenance d'interpeller quelqu'un pour encourager son appétit & soutenir sa faim par des exhortations, que dirons-nous de ceux qui se permettent de faire même l'ombre d'une insistance lorsqu'il s'agit de boire ? Pardonnez-moi, ma chère Nathalie, ce détail si étranger à tout ce qui se passe chez vous & chez vos proches. Ce ne serait pas là, pour beaucoup de gens, une recommandation tout à fait oiseuse. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'exposer la raison des convives, ni même de prendre de loin le chemin de ces extrémités ; mais ici, les gens bien élevés ont tellement l'habitude de veiller sur eux-mêmes, ils ont tellement peur des excitants, &, en général, de ce qui pourrait introduire une perturbation

quelconque dans l'économie générale de leur vie, qu'il ne faut pas même s'apercevoir de ce qu'ils boivent ou ne boivent pas. Il ne manque pas de gens qui se contentent de quelques gouttes d'un vin généreux, ou qui se bornent à y tremper leurs lèvres, lorsqu'ils lui trouvent trop de force & de montant. Jugez, en présence de cette réserve & de cette sobriété, de quel agrément peuvent être les objurgations & les prières d'un amphitryon lorsqu'il vous met au pied du mur & vous contraint à accepter le fond d'une bouteille qu'il faut absolument finir.

Je m'aperçois, ma chère Nathalie, qu'emporté par certains souvenirs douloureux de repas où j'ai figuré en convive persécuté, je finis par me laisser tomber au-dessous du monde où nous vivons tous les deux. Au fond, ma chère enfant, toutes les exagérations de cette maladresse bienveillante, tous les inconvénients de cet insupportable accueil, tiennent toujours à la même raison, l'orgueil humain, qui réparaît dans tous nos défauts, comme l'éternel canevas sous toutes les broderies. On ne peut pas se résigner souvent à ne pas faire quelque parade de son luxe, de son service, de sa dépense. On finit ainsi, sans y prendre garde, par sommer, en quelque sorte, les convives de leur rendre justice & le bon appétit finit par devenir, à ce point de vue purement matérialiste, le meilleur panégryrique de la bonne chère.

La vérité est que pour un homme qui se respecte, un dîner ne doit jamais être qu'une occasion de se rencontrer, un prétexte de conversation, un plaisir de l'esprit. Autrement, il faudrait en revenir aux dîners honteux de ces véritables goinfres où le plus illustre des gourmands imposait silence à ses convives sous prétexte « qu'on ne s'entendait pas manger. »

Adieu, ma chère enfant. Il y a bien longtemps, je vous assure, que je n'avais autant parlé de manger & de boire. Vous ne trouverez pas mauvais que j'y joigne le dormir. Je vais donc, vu l'heure avancée, éteindre la lampe qui me tient compagnie, & je vous souhaite le bonsoir de tout mon cœur.

Votre cousin affectionné.

ANTONIN RONDELET.





# ORPHELINE

(SUITE)

XX

UNE RECHUTE

**L**a maladie est à la fois une épreuve & un avertissement; la nature, mue par le doigt divin, nous l'envoie pour couronner notre patience ou gourmander notre légèreté; c'est une des grâces de cette vie mortelle; elle dit à l'âme forte : « Mérite ! » à l'âme frivole : « Arrête-toi ! » Quoique Adrien Debrande eût, depuis longtemps, laissé en arrière l'âge des frivolités, la souffrance lui fut dispensée, mais elle ne le changea point; il s'irrita contre elle, contrarié de ce qu'elle coupait court à sa vie de plaisirs; épouvanté à l'aspect de la sombre vision que la maladie mène après elle, & il n'eut plus qu'une pensée, recouvrer la santé perdue & jouir plus qu'il ne l'avait fait encore. La science ne suffit pas, il eut recours à l'empirisme; des remèdes violents dissipèrent les maux dont il souffrait & lui rendirent une apparence de vigueur.

« Mon père a trouvé quelque part une fontaine de Jouvence, disait Paul en le voyant monter en voiture d'un pied lesté; il est vraiment rajeuni.

— J'ai peur qu'il ne se fatigue, dit Laurence; il a l'air très-jeune, en effet, & il conserve sa jolie tournure, mais les années sont toujours là.

— Bah! je suppose que le bon Dieu retranche de son addition toutes les années où il n'a pas vécu, c'est-à-dire où il ne s'est pas amusé.

— Ah! cher ami, ce sont ces années-là qui comptent & qui sont les meilleures.

— A vos yeux, ma chère, parce que vous avez pris le parti de ne vivre ici-bas que pour l'autre vie, celle qu'on ne voit pas; mais je vous jure que pour mon père & pour moi, le temps jadis ne nous a pas laissés de bons souvenirs. Avons-nous assez maugréé contre la fortune ennemie! Pendant ce temps-là, vous, Laurence, comme une petite sainte, vous étiez soumise & contente.

— J'ai souvent pleuré.

— Eh bien, tant mieux! Au moins vous appréciez votre position présente. Je vous jure qu'elle ne me laisse pas indifférent; je compare souvent ce qui fut à ce qui est; je suis heureux de vivre, & je comprends à merveille mon père qui n'a pas envie de quitter un monde où il est si bien. »

Paul ne demandait pas si sa femme partageait ces joies, & l'eût-il demandé, eût-elle répondu, il ne l'aurait pas compris encore. Elle ne dit rien, elle ne troubla pas cette satisfaction, naïve dans son profond égoïsme; mais les retours qu'elle faisait sur elle-même, sur son sort brillant & triste, sur la solitude de son cœur, lui eussent laissé une extrême amertume si la maternité n'avait mêlé de l'espérance à ses regrets, & changé cet horizon noir en un riant mirage où apparaissait Antoinette : — Antoinette à cinq ans, gaie & caressante, — Antoinette à douze ans, ingénue & sérieuse, — Antoinette à vingt ans, charmante & parée pour toutes les fêtes de l'avenir. Là étaient le dédommagement & la consolation; ni le mariage ni le mari n'avaient tenu ce qu'ils avaient promis; mais l'enfant acquitterait les dettes du père & posséderait, elle, ce bonheur complet que sa mère n'avait fait qu'entrevoir; comme Moïse, nous apercevons tous la terre promise, nous n'y entrons pas, nous mourons sur le seuil, mais les plus éprouvés même ont la ferme conviction que leurs enfants, leurs Josués, atteindront cette terre heureuse, ces jours tramés de soie & d'or, qui leur furent destinés. C'est là une chimère maternelle; elle ne périra qu'avec le dernier cœur de mère qui battra sur la terre.

Laurence possédait, avec son enfant, amie des jours futurs, deux amies qui, dans des situations diverses, lui portaient toutes deux un vif & tendre intérêt. Madame de Gault représentait le monde dans ce qu'il a de plus parfait, avec la délicatesse des relations & des procédés, le tact, le savoir-vivre, l'amitié discrète & solide cependant; elle ne parlait plus à Laurence des folies de Paul, de ses dépenses, de ses pertes ou de ses gains à la Bourse & au jeu; quoique les rumeurs de son salon la tinssent bien au courant, elle s'abstenait désormais de toucher à un sujet qui contristait la jeune femme; elle cherchait à lui offrir une affection consolante, un appui, & à lui garder, au besoin, un salutaire conseil. Elle avait quelque peine à ne pas s'échapper sur le compte d'Adrien Debrande, mais l'air suppliant de Laurence désarmait sa verve satirique; elle se bornait à dire :

« Vous ne voulez donc pas ouïr les aventures de votre vieux reître de beau-père? Soit, mais laissez-moi vous dire au moins qu'il ne mérite pas tant d'indulgence... Vous verrez, vous verrez plus tard... »



L'autre amie de Laurence ne connaissait le monde que par ouï-dire, & elle ne savait des fautes & des erreurs des hommes que ce que les sermons & les bons livres lui en avaient appris; les fautes lui inspiraient de l'horreur, & les hommes de la pitié; elle connaissait Laurence, elle devinait que le bonheur n'habitait pas dans son cœur, & elle lui montrait une tendre & silencieuse sympathie. Cette amie n'était autre que la supérieure du couvent où Laurence avait trouvé un asile, avant de partir pour l'Amérique; aussitôt installée à Paris, elle l'avait recherchée, elle avait offert à la chapelle un présent qui témoignait de son changement de fortune & de sa fidélité de souvenir, & elle se plaisait à revenir en cette humble maison où elle avait tant prié & tant pleuré. Durant les premières visites, elle y apporta un cœur satisfait, une âme remplie d'espoir, mais à dater de la mort de Roger, elle y vint plus souvent encore, & comme autrefois, elle y pria & y pleura; son amie la religieuse lui dit un jour :

« Vous n'êtes donc pas tout à fait abandonnée à la volonté divine, que vous pleurez si amèrement ce cher innocent ? »

— Moi ! s'écria-t-elle avec un mouvement involontaire, regretter que mon fils ne soit plus ! lui envier son bonheur ! oh ! non. Croyez bien, ma mère, que lorsque je réfléchis aux tentations de la fortune, aux séductions du milieu où, nécessairement il aurait vécu, lorsque je médite cette parole de l'Évangile : *Il est difficile à un riche d'entrer au ciel*, croyez que je me prends à remercier Dieu de tout mon cœur de ce qu'il a donné à mon cher Roger un si heureux partage.

— Et vous pleurez pourtant ?

— La nature trouve toujours des larmes, & enfin, ma mère, quelle est la destinée ici-bas qui n'ait ni épines ni croix ? Connaissez-vous des yeux qui ne pleurent jamais ?

— Je pourrais penser parfois que oui si j'en croyais les yeux si calmes de quelques-unes de nos novices, ou ceux de nos vieilles sœurs, qui se reposent dans la paix après une laborieuse journée; mais le monde ne connaît pas ce bonheur, acheté par le courage & les sacrifices.

— Il ne le connaît pas, & pourtant il nie ce qu'il ne connaît pas. Pour moi, ma chère mère, j'ai parfois du plaisir à pleurer devant le bon Dieu, mais je ne me plains de personne, croyez-le bien.

— Et surtout, mon enfant, tâchons que personne n'ait à se plaindre de nous; soyons enclume plutôt que marteau, comme disait le cher saint François de Sales. Il sera si doux, au moment de la mort, de pouvoir se dire : « Je n'ai jamais fait ni tort ni peine à qui que ce soit ! »

Ces conseils, parfums d'une âme aussi douce que forte, faisaient plus de bien à Laurence que les réflexions mondaines de madame de Gault; elle était dans une de ces situations d'âme où la raison ne suffit pas, où il faut un vigoureux coup

d'aile pour s'élever au-dessus de soi-même, voir de haut ses peines & ses soucis, & chercher, au lieu de ce bonheur dont elle avait eu soif, Dieu dans son expression la plus pure, dans l'abnégation & la vertu. La sœur Marie-Anne, qui ignorait absolument la vie domestique de Laurence, les torts de son mari & de son père, comprit, par une intuition secrète, ce dont cette âme éprouvée avait besoin, & semblable à ces anges gardiens des vieux tableaux, elle lui montra toujours la croix & le ciel.

Un soir, en revenant du couvent, où elle avait entendu le salut, Laurence trouva sa maison en émoi.

« Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-elle avec inquiétude, en voyant les domestiques effarés, groupés dans le vestibule; Antoinette ? »

— Mademoiselle dort bien tranquillement, la bonne est auprès d'elle, répondit la femme de chambre; mais il ne faut pas vous inquiéter, madame ! on vient de rapporter monsieur Debrande dans un triste état !

— Mon mari !

— Non, non, madame, monsieur Debrande le père. On l'a mis sur son lit, & le médecin vient d'arriver. »

Laurence courut à la chambre de son beau-père, toute frémissante de cette angoisse que donne l'inconnu, & qui augmenta lorsqu'elle vit la figure d'Adrien Debrande, renversé sur son lit, sans connaissance, les yeux convulsés & la bouche contournée par un spasme affreux. Un médecin était auprès de lui, & le valet de chambre achevait de déshabiller son vieux maître.

« Qu'est-il donc arrivé ? dit Laurence à voix basse au médecin.

— Madame, répondit-il froidement, c'est un cas d'apoplexie, produit par un trop copieux repas. Monsieur Debrande a diné plus & mieux qu'on ne le doit faire à son âge.

— Est-il en danger, monsieur ?

— Oui, madame.

— Reprendra-t-il la connaissance ?

— Je le pense, mais le cerveau est fortement engagé, & la paralysie persistera, alors même qu'il échapperait au péril imminent où je le vois.

— Que faire ?

— Nous allons essayer plusieurs moyens, la saignée nous étant interdite. Il faudrait une religieuse; ce jeune homme-là n'a jamais vu de maladies, il ne saurait mettre un sinapisme.

— Je ne suis pas entré pour cela au service de monsieur ! dit le valet de chambre en se rengorgeant. »

Laurence s'était assise & avait écrit rapidement un billet.

« Vous allez porter ceci rue Notre-Dame-des-Champs, chez les Sœurs de Bon-Secours. Prenez une voiture, elle ramènera la sœur. En attendant qu'elle arrive, monsieur, ajouta-t-elle en s'adres-



sant au médecin, dites-moi ce que je dois faire, je vous aiderai bien volontiers. »

Lorsque Paul Debrande revint, le lendemain, à midi, de Saint-Germain, où il avait assisté aux courses, il trouva sa femme dans la chambre de son père, & auprès d'elle une de ces Sœurs dont le voile & la cornette blanche n'apparaissent que dans les réels dangers. Il fut ému; la vue de son père, quitté la veille plein de vie & rayonnant d'une apparente jeunesse, le troubla un instant; mais lorsque Laurence lui eut affirmé que le péril imminent était éloigné, que la science & la promptitude des secours avaient triomphé de la mort, il se rasséréna, secoua soudain toute inquiétude & dit à sa femme :

« Ce lui sera un avertissement; à son âge, il ne faut pas abuser du foie gras & du homard à l'américaine. Vous restez ici, chère amie ? »

— Oui, Paul; je n'ai pas envie de sortir.

— Très-bien; je vais faire un bout de toilette & je promènerai Antoinette au bois. Dites qu'on l'habille. »

Laurence, assez contente de son mari, reprit son poste & continua à veiller sur Adrien Debrande; il était mieux, il dormait d'un sommeil tranquille, il buvait docilement les tisanes & les bouillons qu'on lui présentait, mais l'intelligence n'avait pas repris sa lucidité, & comme le petit enfant au berceau :

Des fils de sa pensée

L'échevelet n'était pas débrouillé.

Le visage aussi gardait l'affligeant cachet de la paralysie. La charité de la Sœur & la tendresse de cœur de Laurence supportaient ce spectacle, qui rebutait les autres, qui ennuyait les gens salariés et contristait tant le fils du malade, qu'il ne faisait dans sa chambre que de courtes apparitions. Laurence compatissait : ses griefs contre Adrien Debrande étaient non-seulement pardonnés, mais oubliés; elle se faisait sur lui de généreuses illusions & ne se souvenait que de deux choses : qu'il était son père & qu'il n'était pas bon chrétien. Elle épiait le premier réveil de son esprit; il lui semblait que, sorti du tombeau, il devait adorer la main divine qui l'avait conservé, & consacrer à son Dieu les derniers restes de vie et d'amour qui animaient son cœur.

Il vint ce réveil! Adrien Debrande, qui, depuis plusieurs jours, semblait observer en silence et d'un air sombre ce qui se passait autour de lui, essaya tout à coup de parler, et d'une voix entrecoupée, balbutiante, qui faisait peine et peur à la fois, il dit :

« Qu'est-ce que c'est que cette nonne? qui l'a amenée ici? que me veut-elle ? »

— Mon père, dit Laurence en prenant sa main inerte, mon père, c'est pour nous aider à vous soigner : ma sœur Saint-Prosper est si adroite & si bonne...

— Je n'en veux pas! je n'entends pas cela...

elle pue le catafalque... Je n'ai pas besoin d'elle... qu'elle s'en aille!

— Mais, mon père, dit Laurence, c'est impossible! elle ne veut que vous servir et vous être utile...

— Je n'en ai pas besoin, je vous dis; qu'elle s'en aille!... Je déteste ces voiles noirs & ces airs bigots... Louis... Louis me servira... D'ailleurs, je vais mieux... Il ne me faut ni nonne ni prêtre; l'un amène l'autre ordinairement. »

Laurence voulut insister; le vieillard devint livide & une colère, à la fois impuissante & furieuse, fit trembler tout son corps; la parole se heurtait contre ses lèvres & n'en sortait pas, & de son bras à demi-paralysé, il essayait de repousser la religieuse. Celle-ci se leva, les larmes aux yeux, & elle dit à son malheureux malade :

« Je me retire, monsieur; à Dieu ne plaise que je vous impose ma présence ! »

Laurence la suivit dans la chambre voisine.

« Vous ne nous quittez pas, ma Sœur ? »

— Que voulez-vous que je fasse, chère dame ? Ma vue irrite le malade; dois-je rester, si je lui fais du mal, moi qui ne veux que son bien ?

— Attendez encore; ne partez pas, je vous en supplie; il sera plus raisonnable demain. »

Il ne fut pas plus raisonnable. La présence de la sœur, qui lui rendait de ces bons offices qu'on ne rend au prochain que pour l'amour de Dieu, l'exaspéra de nouveau, & des injures grossières sortirent de cette bouche infirme à l'adresse de la pauvre fille qui priait pour lui. Sœur Saint-Prosper retourna à son couvent & ne fut pas remplacée; Laurence soigna son beau-père, et le valet de chambre Louis coucha auprès de lui. Ce service, payé à prix d'or, le rebuta bientôt, et un matin il dit à Laurence :

« Madame me pardonnera si je la prie de chercher un autre domestique pour monsieur; je ne suis pas infirmier, & je ne puis pas rester dans une condition où l'on n'a pas autre chose à faire qu'à asseoir monsieur dans son fauteuil & à lui donner de la tisane. »

— C'est bien, mon ami, je vais vous payer vos gages & vous pouvez nous quitter. »

À dater de ce jour, l'infirmité d'Adrien Debrande pesa sur Laurence de tout son poids. Il épuisa le cortège des gardes et des domestiques; rebutés par ses exigences & ses violences, ils le quittèrent; il n'y eut que la patience dévouée de sa belle-fille qui ne se lassa point. Elle le soigna, aidée par la lingère de la maison, vieille fille d'humeur paisible qui ne laissait pas troubler sa sérénité par les emportements ou les caprices de son malade; elle le veillait la nuit, et Laurence le quittait peu durant le jour. Elle échappait à cette captivité volontaire pour satisfaire à ses devoirs de piété, besoin impérieux de son cœur, & pour obéir à quelques devoirs du monde; mais ces courtes absences lui étaient reprochées. Adrien Debrande ne la ménageait guère plus qu'il ne ménageait ses serviteurs



et la seule marque de reconnaissance qu'il lui donnait pour des soins si assidus, c'est qu'il ne pouvait se passer d'elle. Il l'appelait, la réclamait lorsqu'elle était absente, & ne cessait de la tourmenter quand elle était auprès de lui.

Paul fit à sa femme quelques observations, affectueuses cette fois, sur la servitude à laquelle elle se soumettait :

« Mon père peut vivre longtemps, & vous vous faites son esclave.

— Me blâmez-vous ?

— Moi ! Vous me jugez plus mauvais que je ne suis, car enfin je dois vous être très-reconnaissant de tout ce que vous faites pour lui. Non, non, je vous remercie, ma chère Laurence, de vos mille bontés ; mais je crains que votre santé & votre bonheur ne soient compromis dans une existence aussi murée.

— Je me porte bien, je ne m'ennuie pas ; je me vois indispensable à notre pauvre père, & vous savez, cette idée flatte un peu l'amour-propre & soutient les forces.

— Ah ! Laurence, je vous connais, ce n'est pas l'amour-propre qui vous rend forte. »

Elle sourit.

« Une seule personne, reprit-elle après un court silence, une seule personne m'inquiéterait si vous ne vous en occupiez pas, c'est ma petite Antoinette : je crains pour elle l'ennui & la monotonie. Si je quitte votre père pour la promener et la mener voir ses petites amies, il se plaindra et se fera mal ; si je reste & contrains l'enfant à rester, je manque évidemment à mon devoir ; mais vous m'avez promis...

— Et je promets encore : tous les jours je promènerai Antoinette : je la mènerai, s'il le faut, chez Séraphin ou chez Guignon, et nous donnerons toutes les semaines un *lunch* d'enfants, où l'on invitera un escadron de petites filles. Voilà pour les plaisirs.

— Pour les petites leçons, je m'en charge, et la bonne anglaise m'aidera : Antoinette n'a pas cinq ans... pas de temps perdu. »

Laurence n'était pas gâtée ; les attentions, les égards n'étaient pas pour elle ce pain quotidien sur lequel bien des palais féminins finissent par se blaser ; aussi, les paroles douces de son mari, la sympathie qu'il montrait pour ses idées, ses petits soins pour leur enfant la touchèrent-elle à l'excès, & elle reprit avec un nouveau zèle sa tâche mélancolique & ingrate. Ingrate & mélancolique entre toutes ! elle passait à peu près sa journée entière enfermée dans cette chambre chaude & splendide, pendant qu'au dehors régnaient la fraîcheur & les premières poésies du printemps. Elle cherchait à prévenir les désirs de son beau-père ; elle étudiait avec lui le menu de ses repas ; elle faisait, défaisait & recommençait sa carte. Après cette occupation, la plus sérieuse de la journée aux yeux du malade, elle essayait de causer ; elle cherchait les sujets qui pouvaient lui être agréables ; elle l'interrogeait

sur ses premières années, sur sa famille, sur sa mère. Elle espérait que dans ces réminiscences de jeunesse, dans ces souvenirs attendris du passé se retrouverait une étincelle de la foi du jeune âge ; mais le cœur qu'elle interrogeait était de marbre ; il ne recéléait rien, ni foi ni amour. Adrien Debrande répondait à peine, d'un air morose, & revenait toujours à parler de lui, de ses souffrances, de son insomnie passée, de son accablement présent ; il pressait l'heure des repas & s'inquiétait du cru qu'on allait lui servir. Parfois, souvent même, il se plaignait de son fils. Les fréquentes absences de Paul, qu'il trouvait jadis si simples & si légitimes, devenaient des crimes, et Laurence devait défendre les habitudes de son mari contre celui qui les avait inspirées & approuvées. Elle avait voulu lui faire des lectures, mais la différence profonde des idées & des sentiments se fit jour sur le choix des livres. Elle offrait des voyages, des pages de Chateaubriand, de Xavier de Maistre, de Walter Scott : il bâillait aux premières lignes et demandait tout haut l'*Encyclopédie* ou Pigault-Lebrun. Laurence se borna à lui lire les nouvelles du journal, en ayant soin de choisir celles qui ne pouvaient prêter à la controverse, & des journées se passaient dans ce travail de Sisyphe : amuser un homme inamusable, distraire un malade morose, faire éclore un sentiment de tendresse & de foi dans une âme ulcérée & blasée. Le joug qu'elle avait accepté lui paraissait souvent bien lourd ; quelquefois elle avait envie de le rejeter, d'abandonner le vieillard à des soins mercenaires ; mais la pitié, si puissante sur elle, la ressaisissait, & elle revenait à son poste, plus fidèle et plus patiente que jamais.

Le soir d'une de ces monotones journées, elle écrivait à madame Mesnil, avec qui elle avait une correspondance assidue :

« Non, chère madame, je n'avance pas dans la tâche que je me suis donnée ; je m'en accuse, car il me semble que si je m'y prenais mieux, je devrais faire voir clair comme le jour, à ce pauvre vieillard infirme, qui n'a plus rien à attendre ici-bas, que le moment est venu de jeter son ancre dans le ciel. Si j'étais plus patiente, plus charitable, je lui ferais toucher Dieu en quelque sorte ; le manque de vertu des chrétiens épaissit le nuage entre les incrédules et Dieu. N'est-ce pas saint Pacôme, encore idolâtre, qui fut converti à Jésus-Christ par les prévenances et la charité des chrétiens d'une ville où il ne faisait que passer ? Il se dit sans doute que seule la vérité inspirait une telle bonté : il reçut le baptême & mourut au désert... Mais je suis bien loin de ces perfections-là. Pourtant, quoique le succès n'arrive pas, je ne quitte point mon poste & je frappe, par mes faibles prières, à la porte de la miséricorde. Vous auriez pitié de mon malheureux malade si vous voyiez quelle tristesse se joint à son infirmité, quels regrets dévorants vers le passé, si mal employé, hélas ! vers la santé anéantie ; vers les plaisirs, à jamais dis-



parus, & cette crainte affreuse de l'avenir, dont il détourne les yeux; mais le fantôme est là impitoyable, ce fantôme de la mort qui apparaît, à ceux qui ont bien vécu, comme un messager divin. Je me souviens de la mort de mon père : il regret-tait de me laisser seule, orpheline ici-bas; mais avec quelle tranquillité il attendait la fin d'une vie si bien employée! Ce contraste entre les deux ayeux de ma fille me navre. Le grand événement de nos mornes journées, c'est le dîner : il me faut de l'habileté pour inventer des menus à la fois at-trayants et inoffensifs, & satisfaire ce dernier désir du vieillard, qui ne tient plus guère à la vie que par le fil du goût. L'autre jour, une hure de sanglier m'a valu une scène : elle faisait partie d'un dîner que nous offrions à quelques amis, & il voulait en goûter. Le lendemain, c'est du saumon que j'ai dû interdire... Ne trouvez-vous pas que je ressemble au docteur de Sancho Pança dans l'île de Barataria? Cette idée me fait rire, malgré mes tristesses.

» Quand cette importante affaire du repas est réglée, j'essaie le vert & le sec, comme disait ma-demoiselle Porthoys, pour l'amuser. Le choix des lectures, je vous l'ai dit, est un sujet de discus-sions pénibles; je ne veux pas lui lire de sermons, ni de traités de morale, ni même cette *Vie des Saints*, qui toucha Ignace de Loyola; pour la nourriture de l'esprit comme celle du corps, je vise à celle qui est saine et ne peut nuire, tandis que lui réclame les poisons. Nous lisons donc très-peu; nous causons... Je cherche à glaner dans le passé quelque sujet qui lui soit doux & agréable; rarement, je réussis. Et l'humeur morose l'em-portant, il se plaint de tout & toujours, de sa ma-ladie, de son âge, de son médecin, de nos servi-teurs, et enfin, et surtout, de son fils... Ses fautes, ses torts, ses dépenses, ses absences sont épluchés avec un soin jaloux, & moi, qui parfois ai pu me croire offensée, je suis obligée de défendre Paul contre celui qui l'a fait ce qu'il est. Je m'acquies-ce de ce devoir d'épouse avec d'autant plus de plaisir, que maintenant je n'ai qu'à me louer de lui; il n'est pas assidu auprès de son père, mais il me sait gré de le remplacer. Il me remplace à mon tour auprès de notre Antoinette; il la promène et il l'amuse; il l'amuse tant même que, si elle n'é-tait si petite, je craindrais qu'il ne me la rende, elle aussi, inamusable. Elle est trop gâtée, trop comblée : ces jouets ruineux, ces toilettes splen-dides lui apprennent trop tôt qu'elle sera riche; mais je compte lui apprendre, en revanche, ce que c'est que les pauvres; et plus la volonté de son père lui donnera de robes de velours et de pou-pées parlantes. plus je ferai d'aumônes par ces pe-tites mains qui doivent être aussi généreuses que pures. Je l'ai dit à mon mari; il apportait l'autre jour un joujou qui ferait pousser des cris d'enthousiasme à nos enfants de l'asile : un éléphant qui marche tout seul sur une table, & lève sa trompe, tourne sa tête au moindre signe du cornac indien

assis sur son cou. Cette fantaisie asiatique coûte une somme folle. Antoinette l'a regardée, ad-mirée, touchée, puis elle est retournée à ses chif-fons, qui l'amuse bien davantage. Puisse-t-elle rester simple et détachée de ces biens avec les-quels on n'achète pas la joie!... Je ne fais plus beaucoup de vœux pour moi, mais combien je prie pour cette enfant si chère & que sa fortune même exposerait tant, que tant de cupidités et de flatteries entoureront, & qui aura besoin d'une grâce spéciale pour être humble et bonne!

» J'espère aller cette année au Donjon, mais je n'en suis pas sûre; je dépens d'autrui. Quoi qu'il arrive, je pense à vous, chère madame, & à tous les vôtres, avec la plus sincère & la plus recon-naissante affection. Croyez-moi toujours

» Tout à vous,

» LAURENCE DEBRANDE.

» Paris, 29 mai 18...

L'été s'avance; en fermée dans le brûlant & bruyant Paris, Laurence désirait ardemment sa campagne, son repos, ses ombrages & sa liberté, & ce fut avec un sentiment de joie qu'elle reçut enfin du médecin l'autorisation d'emmener son malade au Donjon.

« Je vous y rejoindrai plus tard, lui dit Paul, qui semblait avoir souvent pour mission de jeter un peu de fiel dans la coupe où sa femme allait s'abreuver; je compte faire un petit voyage en Irlande & dans le pays de Galles. Il fait frais par là; je me suis laissé tenter par Dalmas et par son frère, qui font cette partie.

— Et vous me quittez?

— Eh! ma chère, je vous tiens depuis plus d'un an fidèle compagnie; j'ai promené l'enfant depuis trois mois comme une vraie nourrice; il est grand temps que je me dégourdisse les jambes & l'esprit. Nous nous reverrons à l'automne, pour l'ou-verture.

— A l'automne donc, soit!... Et votre père, le sait-il?

— Oui, & il m'a fait une scène affreuse. S'il croit que c'est le moyen de me retenir... Il oublie trop le bon exemple qu'il m'a toujours donné.

— Quel exemple, Paul?

— Vous êtes bien curieuse, ma chère petite Laurence.

— Mais encore?

— Eh bien! de prendre son plaisir où on le trouve & de ne pas remettre à d'autres temps ce qui peut se faire aujourd'hui.

Laurence se contenta de cette explication que quatre mots eussent résumés : *se préférer à tout*, devise constante du père & du fils, & dont elle avait pris l'exact contre-pied : faire abnégation de tout. Quoique ces traits d'égoïsme eussent toujours le pouvoir de la surprendre, elle partit pour le Don-jon avec toute sa maison, & un sentiment de dou-ceur & de consolation remplit son âme lorsqu'elle revit le paysage connu & aimé, & qu'elle trouva à



sa descente de voiture monsieur & madame Mesnil qui l'attendaient. Antoinette reconnut aussitôt la maison, le site, les visages des amis & des serviteurs; elle sauta joyeusement hors de la voiture; un bel épagnoul, son ami d'autrefois, lui mit les pattes sur les épaules en frissonnant de plaisir; la chèvre attachée à son piquet poussa un bêlement farouche, tout le monde parut heureux, & Adrien Debrande lui-même se détendit & parut charmé de se voir au milieu des champs, dans cette paix & cette solitude qu'il avait jadis abhorrées.

# XXI

## LE SOIR ET LA NUIT.

La journée, journée de moisson, avait été brûlante, mais vers le soir, le vent s'éleva & balaya d'un souffle les nuées qui présageaient l'orage; le soleil se couchait dans de si belles teintes opales & vert-de-mer, les étoiles se levaient dans un si calme azur, les arbres se balançaient avec de si doux frissons, que, cédant aux instances de sa fille, Adrien Debrande consentit à laisser rouler son fauteuil sous les catalpas qui terminaient si bien la pelouse & d'où l'on voyait, par des éclaircies ménagées avec art, un si bel horizon. Il parut satisfait lorsqu'on l'eut bien installé sous ce frais couvert, & le calme délicieux d'un soir d'été dans les champs se répandit même sur ses traits; sa santé était meilleure, son humeur devenait moins noire & l'affection reconnaissante que peut-être, au fond de l'âme, il commençait à éprouver pour sa belle-fille, se manifestait par un certain intérêt témoigné à Antoinette. Jusqu'alors il n'avait guère paru s'apercevoir qu'elle existât; maintenant, il l'appelait, il lui faisait, d'une main débile, une légère caresse, & en ce moment même, il la suivait des yeux: elle bondissait sur le gazon; elle s'enivrait de mouvements, de parfums, de cris de joie, & sa jolie tête se dessinait sur l'horizon lumineux comme si un nimbe l'eût entourée.

« Elle est charmante ! dit Laurence à demi-voix. Voyez-la donc, mon père ! »

Il inclina la tête :

« Vous en êtes folle, ma bru, répondit-il avec un faible sourire; elle est très-gentille, en effet, tout à fait mignonne, & Paul ferait mieux de s'amuser tranquillement ici, chez lui, avec sa petite fille, que de courir les lieux de plaisir... »

Le petite fille accourut vers eux, & se jetant, rouge, essoufflée, sur les genoux de sa mère, elle lui annonça :

« Monsieur le curé ! »

Adrien Debrande eut un mouvement de dépit, mais l'infirmité l'enchaînait à son fauteuil, & il ne pouvait éviter la visite du vieux prêtre, ami de Laurence.

« Je suis charmé de vous voir au jardin, monsieur dit l'abbé en saluant avec bonhomie son paroissien, brebis peu fidèle; c'est, je l'espère, un signe de meilleure santé ? »

— Vous êtes trop bon, monsieur, je suis un peu mieux, en effet.

— Qui ne serait mieux par ce beau temps que Dieu nous donne ? Peut-on voir un plus magnifique spectacle que cet occident en feu, la lune si calme & les belles, les aimables étoiles ! *Caeli enarrant gloriam Dei !* on adore Dieu devant la beauté, la bonté de ses œuvres. »

Le curé se tut, regardant le ciel avec une expression religieuse; lui aussi, déjà vieux, blanchi sous les fatigues du sacerdoce, incliné vers l'occident de la vie, représentait le soir d'un beau jour ! Il sortit de son extase ou de sa prière & dit à Laurence :

« Je viens, madame, de voir un de vos protégés, le vieux François Courtel, vous savez ? »

— Il est malade, monsieur le curé ?

— Il est épuisé de vie & de forces, le pauvre homme ! il a tant travaillé ! Un journalier, ouvrier de ferme, qui a nourri de ses bras, père, mère, petites sœurs, femme & enfants, sept enfants ! il a donné du pain à tout ce monde-là; il a fait de ses enfants de braves gens, sa tâche est finie; il a soixante-seize ans, il est fatigué comme le moissonneur qui, tout le jour, a sué sous le soleil, & il va se reposer au ciel. Quel honnête homme & quel bon chrétien !

— Et il n'a pas peur de mourir ? demanda Adrien Debrande à voix basse.

— Peur ? oh ! non, monsieur; il a toute confiance dans le bon Dieu, & il me disait tout à l'heure : Que je suis content d'aller voir le bon Jésus qui a été pauvre & qui a travaillé comme moi ! Il a une foi sublime, ce digne homme qui sait à peine lire. »

Le curé attendit, se tut un moment, & il reprit avec une gravité imposante comme la foi elle-même :

« Dieu a caché ces choses aux grands & aux savants, & il les a révélées aux humbles ! »

Adrien Debrande avait écouté ces paroles avec une attention qui ne lui était pas ordinaire, & Laurence remarqua que son regard n'avait pas cette expression d'ironie qui lui était si familière lorsqu'on parlait de Dieu, de ses mystères divins. Il soupira & dit comme s'il se parlait à lui-même :

« Que ce pauvre homme est heureux ! »

Le curé ne releva pas ce mot qu'il n'avait peut-être pas entendu, & il se mit à parler de choses diverses, la moisson, les pauvres, les nouvelles du village, avec simplicité & douceur; puis la nuit venant tout à coup; ainsi qu'il arrive dans les soirs d'été, il se leva, disant :

« J'ai encore matines & laudes à dire... Bonsoir, madame; bonsoir, chère petite... Adieu, monsieur. J'espère que vous me permettrez de revenir vous voir ? »



Il serra la main de monsieur Debrande, qui ne répondait ni oui ni non, & ils se quittèrent. Le vieillard suivit d'un œil pensif le prêtre, dont on distinguait la haute silhouette noire sous les arbres, & Laurence, qui interpréta ce regard, dit :

« Il est vraiment très-bon, il est tout à tous... »

Adrien Debrande ne dit rien encore ; il paraissait un peu fatigué, les domestiques le reportèrent dans sa chambre. Laurence l'embrassa en lui disant :

« Bonsoir, bonne nuit, mon père.

— A demain, » dit-il.

Le lendemain se leva. Le jour était aussi radieux que la soirée avait été belle, mais quand Laurence entra dans la chambre de son beau-père pour le réveiller, ainsi qu'elle le faisait tous les jours, elle poussa un cri de terreur. La servante venait d'ou-

vrir les persiennes & les rideaux ; la clarté entra à flots, tombant sur le lit & illuminant la pâle tête d'Adrien Debrande, mort, tué par une seconde attaque d'apoplexie ; mort sans que Dieu vînt lui pardonner & le visiter ! L'expression de son visage était tranquille, & ses mains jointes & serrées comme s'il fût mort en priant. Qui pouvait dire ce qui s'était passé entre Dieu & cette âme, au seuil de l'éternité ? & que d'effroi troublait ce faible rayon d'espérance que la miséricorde divine autorise !

Laurence fondit en larmes & sa première pensée fut pour son mari, absent du lit de mort de son père...

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## UNE VIE D'AVENTURES

Suite et Fin (1).

**J**E vous parlais, il y a quelques mois, de l'étrange histoire de monsieur Girard, qu'un coup de tête lança, tout jeune encore, au milieu des sauvages de l'Amérique du Nord, & qui, pendant près de quarante ans, parvint à vivre de leur vie & à les aimer comme des frères.

Nos lectrices se souviennent peut-être que notre héros était à peu près regardé comme un chef par les Osages. Chaque année, entouré de quelques braves, il accomplissait des voyages d'environ mille lieues à travers les prairies. On couchait à la belle étoile, ayant pour oreillers la selle des chevaux, & pour matelas l'herbe des savanes ; on dormait, le doigt sur la détente du pistolet prêt à faire feu sur les assaillants ! Parfois des Sioux se glissaient jusqu'au campement, venaient bondir tout à coup au milieu des voyageurs, & se sauvaient après avoir assassiné & scalpé plusieurs d'entre eux. Vengeance séculaire de tribus à tribus ! tradition de meurtre qui est venue en aide à l'extermination méthodique, entreprise par les Anglo-Américains.

Nous avons laissé notre pionnier au plus fort de son récit ; nous continuons aujourd'hui sa relation telle qu'il nous l'a faite & avec la simplicité de forme, la naïveté même qu'il a mise à nous l'exposer.

### VI

DÉPART POUR LE PAYS DES COMANCHES.

LE CROTALE.

J'entrepris une mission des plus périlleuses, celle d'aller faire le commerce de pelletterie avec les Comanches, excellents chasseurs, maîtres passés dans l'art de dépister les buffles, les bisons, les daims, les loups & les renards ; mais guerriers farouches & qui préfèrent à tout la chasse des chevelures humaines.

Il s'agissait donc d'un voyage d'audace ; je me sentis assez de résolution pour le tenter.

A cette époque, le péril exerçait sur moi une sorte de prestige ; la jeunesse ferme les yeux, se bouche les oreilles aux dangers ! Je m'élançai donc insoucieusement du côté du sud, c'est-à-dire vers les régions occupées par les Apaches & les Comanches.

Mon but était de me rendre du pays des Osages à Chihuahua, au Mexique. Avant d'atteindre cette ville, il me fallait franchir treize différentes nations !

Ma cohorte entière voulut m'accompagner jusqu'aux derniers confins, c'est-à-dire à environ cent lieues de mon établissement ; nous partîmes en famille, joyeusement.

Soleil-Étincelant, jeune guerrier dont j'aurai bientôt à vous parler, marchait à l'avant-garde.

(1) Voir le numéro d'Octobre 1872, page 296.



Les femmes & les enfants suivaient la caravane, entassés dans les chariots.

Le premier incident de notre voyage fut une assez singulière histoire de crotale :

Nous venions de nous étendre sur l'herbe, après une journée torride. La nuit était profonde. Je causais familièrement avec un ancien de la tribu, couché à côté de moi.

Celui-ci sentit un serpent qui s'enroulait autour de l'une de ses jambes & qui glissait sur son corps.

Je continuais à lui parler, mais lui ne répondait pas, car, pour échapper à la morsure de son terrible ennemi, il comprenait qu'il fallait éviter tout bruit.

« Es-tu sourd ? » finis-je par m'écrier, impatienté de son silence.

Mais le serpent à sonnettes passait & repassait sur la poitrine du sauvage, arrivait jusqu'à son menton & lui faisait sentir son contact glacé. L'Indien était perdu s'il avait fait le moindre mouvement.

J'allais prendre le bras de mon voisin pour le faire sortir de son incroyable torpeur, lorsqu'il se leva, fit un bond en arrière & parut lancer au loin quelque objet !

« Un serpent ! s'écria-t-il sous le coup de la plus vive émotion, un énorme serpent rampait sur moi ; voilà pourquoi je ne te répondais pas, mon frère aîné ! »

— Dis-tu bien la vérité ? fis-je, surpris de la scène à laquelle j'avais assisté sans rien voir.

— Envoie tes gens à quelques pas d'ici, répondit l'Indien, l'on trouvera certainement le serpent. »

En effet, quelques minutes après, deux de mes serviteurs tuaient, à l'endroit indiqué, un crotale de la plus belle taille.

La présence d'esprit dont avait fait preuve l'Indien l'avait évidemment sauvé d'une mort inévitable.

## VII

### SOLEIL-ÉTINCELANT.

Quelques jours plus tard, un événement vint jeter une véritable consternation dans la tribu.

Nous chevauchions à travers un beau pays ; la joie paraissait partout, au ciel comme sur la terre !

Soleil-Étincelant, jeune guerrier d'environ vingt-cinq années, caracolait gaïement au milieu de ses compagnons.

Il paraissait fier de ses armes, de sa jeunesse, peut-être de ses succès... Il se savait beau & n'ignorait pas le prestige victorieux de ses charmes.

Son cheval répondait à la moindre pression du mors.

Tout d'un coup, ce coursier si fin changea d'allure.

Soleil-Étincelant, qui, une minute auparavant, relevait fièrement la tête, parut absorbé dans une muette contemplation. Son regard si vif devint morne ; il n'adressa plus le moindre mot à ses compagnons, il était plongé dans un abîme de rêveries. Ceux qui l'entouraient le questionnaient vainement.

Après deux heures de marche, il arrêta son cheval & demanda sa mère, qui se trouvait dans la troupe & à quelques centaines de pas en arrière.

« Ma mère ! ma chère mère ! lui dit-il, je vais mourir. L'ombre du Grand-Soleil, mon aïeul, est venue ; elle était là, elle m'a suivi. Le Grand-Soleil a chevauché pendant longtemps à mes côtés, me regardant, me pressant de la main & me répétant : « Partons, je t'emmène ; viens vite ! Partons ! »

La pauvre mère se mit à fondre en larmes & à pousser des cris de douleur.

Je fus immédiatement prévenu de ce qui se passait, & je m'efforçai de faire comprendre aux Osages que, du paradis de la chasse, les morts ne revenaient plus.

Puis, m'adressant au jeune guerrier :

« Laisse là, lui dis-je, ces tristes pressentiments, calme-toi ! Tu es fort, bien portant, l'avenir est à toi ! Recommence à courir sans terreur à travers la prairie ! »

— Frère aîné, reprit avec insistance Soleil-Étincelant, je l'ai vu comme je te vois ; c'était bien mon aïeul. Son cheval a pris le galop avec le mien. Je me suis arrêté, il s'est arrêté. Il m'a parlé, j'ai reconnu sa voix, ses gestes, ses armes ! Il m'appelle, il veut que je l'accompagne ; je vais mourir ; la terre va bientôt s'ouvrir sur mon cadavre.

— C'en est assez ! repris-je ; tu es fou !

— Les morts reviennent, répondirent tous les sauvages. Tu ne crois à rien, toi, fils des Blancs ; mais nous, nous pouvons correspondre avec ceux qui ne sont plus. Ils nous apparaissent ! ce qu'ils disent n'est jamais l'erreur ! ils s'entendent avec le grand maître de la vie ! »

A la fin du jour, on arrivait à la station désignée.

Soleil-Étincelant voulut descendre de son cheval ; à peine avait-il mis le pied à terre, qu'il tomba mort !

## VIII

### LE RÉVOLVER.

Le lendemain nous reprenions tristement notre route.

Arrivés aux limites extrêmes que les Osages ne dépassaient pas en temps de paix, il fallut nous séparer. Je fis mes recommandations à mes serviteurs, & nous nous quittâmes en nous promettant de nous revoir sept à huit mois après.



J'emmenais avec moi deux fidèles, dont l'un vieux routier, connaissant la plupart des idiomes parlés par les sauvages de l'Amérique du Nord.

Nous fûmes accueillis sans difficulté par les premières tribus que nous rencontrâmes. Chez l'une d'elles, je passai même pour sorcier, note excellente & l'un des meilleurs passe-ports que l'on puisse posséder.

Ma renommée fut acquise à peu de frais, comme vous allez le voir.

A cette époque, l'on ne connaissait pas encore dans les savanes le revolver, qui, quelques années plus tard, allait devenir l'arme par excellence des Américains, la représentation du Yankee lui-même.

J'avais emporté un de ces nouveaux pistolets, & pensais bien en faire bon usage à l'occasion.

Le moment me parut propice. Un indigène nous avait dérobé une de nos couvertures & plusieurs objets qui nous étaient indispensables. Je voulus rentrer en possession de mon bien sans avoir recours aux chefs de la tribu, dont je suspectais quelque peu la probité.

Je n'avais aucun doute sur l'auteur du vol. Je l'attrai à l'écart & lui dis :

« J'ai un pistolet qui est le diable ; il part toujours sans être chargé !... »

Mon sauvage sourit malicieusement, & avec une évidente incrédulité.

Je m'y attendais.

« Mon pistolet, repris-je avec le plus grand sang-froid, fait feu sans que je prenne la peine de remettre des amorces !... Au sixième coup, la balle qu'il renferme va frapper droit au cœur le guerrier qui a osé voler... »

Je saisis une légère contraction sur la physionomie singulièrement impassible, cependant, du maître fripon.

« Ton arme ne partira pas plus de deux fois ! reprit le sauvage, qui avait seulement entendu parler des pistolets à deux coups. »

— Tu vois cet arbre, lui dis-je, écoute & regarde. »

Et j'envoyai trois balles au but indiqué.

Le troisième coup avait ébranlé l'Indien ; ce fut bien autre chose lorsque j'arrivai au quatrième ! sa figure se crispa.

« C'est le diable ! fit-il ; mais cette fois tu ne pourras plus tirer ! »

— Mon pistolet part toujours, répondis-je avec le plus grand sang-froid, vois plutôt. »

Et une cinquième balle alla se planter dans le tronc de l'arbre.

« La sixième, je t'ai prévenu, perce de part en part les coupables. Veux-tu que je tire ? »

— Non ! non ! Tu es le démon. Laisse ton arme tranquille. »

Le sauvage s'esquiva & nous rapporta en toute hâte les objets qu'il nous avait dérobés.

A quelques semaines de là, j'aperçus à la porte d'un wigwam une jeune fille blanche d'environ dix-huit ans, presque nue et admirablement belle ; sa chevelure blonde retombait sur ses épaules, qui se dessinaient en lignes gracieuses ; la blancheur de son corps contrastait avec le teint rouge brique de ses compagnes & de ses compagnons.

Un vieux sauvage se trouvait auprès d'elle.

« Cette fille, lui dis-je, n'appartient pas originellement à ta tribu ? »

— Oui, son teint est en effet le tien ! C'est une fille des blancs, repartit l'indigène.

— Et son père & sa mère ?

— Je les ai tués, répondit froidement le sauvage ; ses parents demeuraient par là. Et il désigna le Texas.

— Et cette enfant est ici depuis longtemps ?

— Elle était encore toute petite lorsqu'elle est tombée entre mes mains... plus âgée, on l'aurait tuée comme les autres. Les blancs ne doivent pas vivre parmi nous.

— Si tu veux, repris-je, je te l'achèterai ; j'accède au prix que tu demanderas. Je désire rendre cette infortunée à ses parents ou à ses amis ; elle en a peut-être encore qui seront heureux de la retrouver.

— Je verrai, dit le sauvage : cette enfant est devenue un peu ma fille ; je l'ai vue grandir ; j'y tiens ! »

Je pris à part la jeune fille, & lui demandai elle souhaitait de revoir le pays, la famille qui l'avaient vue naître.

Elle fit un signe négatif. La malheureuse, habituée aux usages des Peaux-Rouges, vivant de leur vie depuis bon nombre d'années, était devenue insensible à ces mots si chers de parents, de sol natal !

Je ne me décourageai pas ; je voulus quand même tirer d'une pareille abjection la fille d'un blanc, peut-être d'un compatriote.

Je me rendis de nouveau auprès du sauvage, & lui proposai de lui acheter immédiatement la fille blanche pour le prix qu'il fixerait lui-même.

« Eh bien ! fit le Comanche, tu possèdes un superbe cheval, tu me le donneras en échange ! »

— C'est dit, marché conclu ! répliquai-je, saisissant avec empressement l'adhésion de l'Indien.

— Ah ! répondit vivement le sauvage, j'y mets une condition : c'est que la fille blanche consente à t'accompagner ; si elle résiste, tout est rompu !

— Bien... rien de mieux, » lui dis-je.

La jeune fille s'était éloignée durant ce colloque. Le Comanche m'accompagna du côté de la prairie où j'avais laissé mon cheval ; il le contempla en fin connaisseur et voulut, sans plus attendre, s'en emparer.



— Eh ! patience, mon frère aîné, patience ! souviens-toi de la condition de notre marché. »

Je comptais bien cependant triompher de l'étrange affaîssement moral dans lequel la captivité & la servitude avaient plongé la jeune fille.

Je la revis quelques minutes après.

« Mon enfant, lui dis-je, je te rendrai à la tendresse de tes amis, de tes parents ; il est sans doute des cœurs aimants qui pleurent en songeant à toi, qui aspirent à te revoir et qui t'entoureront d'affection. »

La jeune fille ne répondit pas.

« Mais ton père, ta mère, malheureuse enfant, ont été tués par ceux qui t'entourent, le sais-tu ? »

— Je le sais, reprit-elle avec indifférence ; c'était apparemment mon sort de vivre avec les Indiens !

— Au nom du sang qui coule dans tes veines, de la couleur de ton teint, des premiers souvenirs de l'enfance, de ces délicieuses caresses de ta mère, réfléchis et viens !... Toi, fille des blancs, tu ne peux rester esclave, de ton plein gré, au milieu des Comanches !

— J'y resterai cependant, repartit froidement la pauvre créature, le Grand-Esprit le veut ainsi ! »

Rien ne put l'ébranler.

Je m'éloignai tristement, mais je gardai mon cheval.

## X

### ENTREVUE DIFFICILE AVEC LES COMANCHES PATOCKAS.

Arrivés à peu de distance d'un village patocka, nous fûmes subitement entourés par quatre à cinq cents hommes, et emmenés du côté du campement ennemi.

Je me reprochais pour la première fois ma témérité, car les Comanches avaient une réputation de cruauté qui devait nous laisser peu d'espérance ! D'ailleurs, les guerriers ne dissimulaient nullement qu'ils nous réservaient à l'une de leurs fêtes sanglantes ; & leurs paroles, leurs gestes, tout indiquait que notre supplice était prochain.

Lorsque nous entrâmes dans le village indien, la nouvelle de notre capture nous avait déjà précédés.

Tous les sauvages des deux sexes étaient sur pied.

Un guerrier à chevelure blanche, le grand chef de la tribu, vint auprès de nous ; d'un mot, il éloigna la foule qui nous insultait & nous menaçait de mort.

Il prit lui-même les rênes de mon cheval & me conduisit jusqu'à sa tente.

Les principaux guerriers s'y réunirent, & je fus placé devant ceux qui, évidemment, allaient être chargés de me juger.

Le grand chef m'interpella ainsi :

« D'où viens-tu ? »

— De chez les Américains !

— Ignorez-vous que tous les Américains sont nos ennemis, que nous les tuons comme des chiens ?

— Non, répondis-je ; mais je sais aussi que le grand chef & les guerriers ses frères sont généreux & qu'ils ne tueront pas des hommes sans armes !

— Tu te trompes !... En vous mettant à mort, nous ne faisons que nous venger de vous !... Puis, sur un ton plus doux : Voyons, reprit-il, ta mère est-elle loin d'ici ?

— Oh ! bien loin, bien loin, de l'autre côté de l'Océan, lac immense et sans fin.

— Y a-t-il longtemps que tu vis dans nos contrées ?

— Quelques hivers seulement.

— Quel est ton pays ?

— La France !

— Tu parles le français ?... la France est, ta patrie ?

— Oui.

— Remercie le maître de la vie, mon fils !... les Français sont nos amis. Mes aïeux m'ont toujours répété : Il faut haïr tous les peuples au teint pâle, sauf les Français. Ils aiment, assure-t-on, les enfants de l'indépendance, les fils du désert ; ils ont été leurs défenseurs, leurs alliés. Mais dis-moi, mon fils, où vas-tu ?

— Je me dirige vers le sud, je vais faire le commerce sur les frontières espagnoles. Sous peu de jours, je retournerai au campement que j'habite, au milieu des Osages, devenus mes frères. »

Le conseil des guerriers parut délibérer. Le grand chef adressa quelques paroles à ceux qui l'entouraient et dit enfin :

« Mon fils, tu as la vie ! »

— Ne crois pas, repris-je, que la crainte ait une seconde altéré ma confiance en toi. Je te demanderai même plus que la liberté : ordonne aux tiens de me rendre mes chevaux, mes bagages.

— J'y consens ! tout te sera rendu ; seulement, dans trois jours, lorsque le soleil sera au-dessus de nos têtes, tu partiras. »

Le troisième jour, à l'heure dite, le chef vint me prévenir.

« Mon fils, me dit-il, le soleil est arrivé au terme attendu de sa course. Tes chevaux sont sellés, tes bagages préparés ; tu peux partir. »

— Puis il reprit :

« Je ne veux pas qu'il soit dit qu'un Français ait pu périr dans notre empire. Je te donnerai une escorte qui t'accompagnera jusqu'aux confins des Patockas !... »

— Chef, je te rends grâce, merci ! »

J'ouvris les sacs de voyage, déposai aux pieds du vieux guerrier un paquet de tabac, & offris à ses compagnons des couteaux à scalper & du vermillon.

La satisfaction fut extrême.

Quelques minutes après, caracolaient du côté du Mexique une cinquantaine de sauvages armés de pied en cap de flèches, de haches, de poignards &



de lances. Je figurais au milieu d'eux, à côté des plus braves de la tribu.

Le soleil baissait à l'horizon. Lorsque son disque eut commencé à disparaître derrière les collines, d'un commun accord tous les sauvages firent volte-face.

L'un d'eux, le plus âgé, me dit :

« Nous voici arrivés à l'endroit où le chef nous a ordonné de te conduire. Les Comanches ne fréquentent pas cette région !... leurs flèches ne sauraient plus t'atteindre !... Que le Maître de la vie veille sur toi ! »

## XI

LA POLICE ESPAGNOLE. — SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR.

Le lendemain même, nous franchissions la frontière mexicaine. Après une journée, où notre traite ne fut pas de moins de vingt-cinq lieues, le soir venu, nous distinguâmes au loin la silhouette d'une ville qui se perdait dans la demi-obscurité du crépuscule ; nous entendions l'aboiement des chiens, qui semblaient, à la tombée de la nuit, se réputer comme un écho.

Au détour d'un sentier, cinq cavaliers espagnols, admirablement montés, le pistolet au poing, nous arrêtrèrent.

« Faut-il, me disais-je avoir échappé aux Comanches pour tomber entre les mains des brigands ! »

Tout compte fait, nous n'avions pas positivement maille à partir avec des coupeurs de bourse ; nous étions en face de gendarmes.

« On ne passe pas ! s'écria le premier des cavaliers.

— Je suis, répondis-je, un simple voyageur de commerce, qui ne veut de mal à personne...

— Ton passe-port ?

— Mais, je viens en ligne directe du pays des Osages... on n'en fabrique pas chez eux.

— Ça m'est égal !... c'est la consigne, il me faut ton passe-port.

— Je ne puis sérieusement en avoir.

— Tu ne passeras pas !... retourne chez les sauvages. »

La situation devenait difficile ; j'allais demander au ciel un miracle, de transformer en Comanches ces terribles alguazils, lorsqu'une idée triomphante nous tira d'affaire.

« Eh bien ! fis-je, espérant être plus heureux auprès de gens moins ignorants, je suis votre prisonnier ; conduisez-moi chez le gouverneur.

— Entendu ! Et presto ! reprit le premier gendarme ; vite, piquons des deux. Il se fait tard, et monseigneur pourrait être au lit ! »

En effet, Son Excellence, après une journée bien remplie, où elle avait largement déjeuné, re-

ligieusement fait sa sieste, copieusement diné et fumé du matin au soir, allait se coucher, l'âme tranquille sur l'accomplissement de tous ses devoirs.

« Un prisonnier avec deux sauvages !... crièrent d'en bas les gendarmes ravis de leur capture, et espérant bien, par cette action d'éclat, conquérir les bonnes grâces de monseigneur. »

J'attendis quelques instants.

Le gouverneur se présenta avec une expression sévère, en un mot, comme un justicier ; mais, deux minutes après, ma physionomie ne lui paraissant pas inquiétante & mes explications l'ayant complètement édifié sur mon innocence, il congédia, avec une certaine rudesse, les gens de la maréchassée, & m'engagea de la façon la plus cordiale à accepter une collation.

« Vous êtes mon prisonnier, ajouta-t-il ; vous demeurerez chez moi. »

Je fis quelques objections, mais je me rendis avec bonheur. Il y avait près de quatre ans que je couchais sur la terre, enroulé dans une couverture. La maison de l'Excellence me paraissait un vrai palais.

Un des serviteurs me conduisit dans une chambre élégante, & je bénis de plus en plus les farouches gendarmes qui m'avaient procuré une si gracieuse hospitalité.

Le troisième jour, je voulus prendre congé.

« Impossible ! me dit le gouverneur ; vous ne pouvez voyager sans passe-port, & il me faut un certain temps pour vous en préparer un. »

J'étais confus d'un accueil aussi empressé.

« Voyons, me dit mon hôte, êtes-vous danseur ?

— Je suis Français, répliquai-je.

— C'est assez me répondre que vous êtes danseur intrépide et galant cavalier. Eh bien ! je vous confie ma fille... vous la mènerez dans huit jours au bal. »

J'étais donc, de par la réputation chevaleresque de mes compatriotes, installé forcément une semaine encore dans la hacienda.

Au fond, je m'y trouvais si parfaitement heureux que je gémissais chaque soir d'avoir égrené encore un jour de ce délicieux chapelet.

## XII

LES SUITES D'UN BAL.

Enfin, le jour du bal arriva. J'étais, je l'avouerai, quelque peu ému du poste de haute confiance qu'on voulait bien accorder à mes vingt-sept ans.

J'offris galamment ma main. Nous montâmes en voiture attelée de deux mules rapides. Une demi-heure après, nous arrivions à la porte du bal. Ce ne fut pas sans une légitime fierté que je fis mon entrée, ayant au bras la jolie fille du gouverneur. J'étais orgueilleux, en vérité, du dépit que je lisais sur le visage de quelques sei-



gneurs cavaliers qui venaient adresser de fades compliments à ma brillante compagne & pinçaient les lèvres de jalousie et de haine.

A deux heures du matin, je me mis aux ordres de la senora et lui demandai si elle ne voulait point se retirer. Elle y consentit, et nous reprîmes la route de la hacienda.

Tout d'un coup notre véhicule s'arrêta.

« Halte-là!... pied à terre! fit une voix mâle. »

J'ouvris la portière et j'aperçus deux hommes à cheval, armés de pistolets, et qui, à leur costume, ne me parurent pas les premiers brigands venus. Il me sembla même reconnaître un des danseurs du bal.

J'avais prudemment emporté mon revolver. Sans chercher à parlementer, je fis feu sur l'un des deux hommes; la balle se trompa d'adresse & alla frapper au cou la monture. Le cheval se cabra & d'un bond s'élança à cent pas de là.

Alors, je me tournai du côté de l'autre cavalier, qui, en ce moment, m'ajustait, tout en prenant soin de ne pas atteindre la belle senora. Je l'envoyai rouler dans la poussière. La balle dut le frapper en pleine poitrine.

J'ordonnai au cocher de mettre les mules au galop, et nous regagnâmes, sans autre fâcheuse rencontre, la demeure de Son Excellence.

Notre histoire fit grand bruit durant quelques jours.

Je réfléchis qu'à tout prendre il était peut-être plus sage de renoncer aux aventures, & plus profitable & moins dangereux de faire paisiblement le commerce de pelleteries que de conduire de trop belles senoras au bal.

Je réclamai donc mon passe-port.

« J'allais vous le donner, me dit le gouverneur avec une visible préoccupation, & je vous engage même, en ami, à nous quitter ce soir, sans ébruiter votre départ!... »

— Et pourquoi?

— Faut-il tout vous dire? ajouta-t-il: je viens de recevoir l'avis suivant: « Si le jeune Français est encore dans notre ville demain, on le tuera! » Les coquins, continua-t-il, ne manqueront pas à leur parole.

— Je n'ai nulle crainte! m'écriai-je, & partir dans une pareille circonstance serait une lâcheté!

— Non! mille fois non! reprit le gouverneur, acte de simple prudence; d'ailleurs, mon ami, je vous conjure maintenant de céder à mes prières; partez! au besoin même, je l'exige! »

Vers dix heures du soir, j'allai rejoindre mes deux Indiens à une lieue de la ville; nous nous dirigeâmes du côté de Chihuahua.

### XIII

RETOUR AU PAYS DES OSAGES. — ADIEUX A L'AMÉRIQUE.

Permettez-moi de glisser sur les quelques incidents qui signalèrent nos voyages à travers le

Mexique, & de vous entraîner de nouveau au milieu de nos chers Indiens, que je revis après huit mois d'absence.

Déjà des bruits sinistres circulaient sur notre compte: nous avions été scalpés par les Comanches! on nous avait assassinés lâchement sur les frontières mexicaines! etc... Nous donnâmes un éclatant démenti à toutes ces rumeurs.

Je repris possession de mon établissement, laissant couler les mois & les années.

Une glace tomba une fois entre mes mains; j'eus la curiosité de m'y regarder. Je grisonnais, mon front commençait à se rider. Je n'avais pas fait fortune, mais je n'étais plus pauvre. Il me vint à l'esprit de revoir l'Europe & de rechercher ma famille; il y avait alors vingt-huit ans que j'avais quitté la France!

Une fois qu'une résolution est prise, mûrement étudiée, sérieusement débattue, nous devons chercher à l'exécuter le plus vite possible.

Je réunis les Osages & leur fis part de mes projets.

« C'est bien! répondirent-ils; que le maître de la vie t'accompagne. Lorsque tu nous reviendras, la mort nous aura sans doute presque tous frappés; c'en est fait des Peaux-Rouges! »

Il me fut impossible de les rassurer sur leur destinée.

Les indigènes du nouveau monde disparaîtront, brisés, écrasés par la civilisation anglo-américaine.

A mon arrivée dans les savanes, on comptait plus de huit cent mille sauvages; à mon départ, cette malheureuse race, traquée, refoulée, déchirée en lambeaux, était déjà réduite au chiffre de trois cent mille!

Les survivants de ces premiers maîtres du sol n'adopteront jamais les lois nouvelles de leurs oppresseurs. On ne passe pas de l'état le plus élémentaire à la civilisation raffinée sans avoir franchi plusieurs degrés: le premier est la vie pastorale, qui succède à la vie guerrière; la seconde étape est le travail agricole. Plus tard, seulement, & à la suite d'une éducation lente, progressive de plusieurs siècles, l'esprit d'un peuple est à même de comprendre l'industrie, le grand commerce.

Moi même, en rentrant au milieu des Anglo-Américains, je fus, pendant quelques semaines, comme étourdi de cette agitation fébrile, de cette existence inquiète, tourmentée, en un mot, de toutes ces manifestations qui constituent la prétendue civilisation.

Il me fallut un réel effort pour surmonter le dégoût que je ressentis; les vastes horizons de nos prairies, la physionomie grave & rêveuse de nos sauvages, le silence des solitudes m'apparaissaient, & tous ces chers souvenirs parlaient à mon âme.

Je retrouvai Saint-Louis transformé, métamorphosé! J'avais, vingt années auparavant, laissé une sorte de gros bourg, aux maisons basses; je saluais une belle cité, aux larges & grandes rues; aux



nombreux monuments, aux quais spacieux, animés par un immense commerce.

Les maisons situées jadis dans les faubourgs étaient maintenant dans les quartiers les plus peuplés, les plus fréquentés de la ville. Ainsi, sans aventurer une piastre, des centaines de propriétaires avaient vu décupler leur avoir. La fortune, à l'imitation de la déesse de la fable, était venue les surprendre dans leur lit.

Partout l'activité dévorante, presque malade, des Anglo-Américains avait marqué son empreinte. Ces changements si rapides m'effrayèrent plus qu'ils n'excitèrent en moi de l'admiration. Cette nation si jeune me paraissait se consumer.

Je stationnai quelques jours à Saint-Louis, & grâce au chemin de fer, j'atteignis rapidement New-York ; je m'y embarquai sur le premier steamer partant pour l'Europe.

Les émotions se comprennent mieux qu'elles ne sauraient se décrire. Je ne vous dépeindrai pas les impressions par lesquelles je passai en foulant de nouveau le sol de la France & en pénétrant dans la ville de Lyon, ma patrie.

Il me fut assez facile de retrouver la vieille rue montante, sinueuse, de la Croix-Rousse, où j'étais né. Guidé au moins autant par le cœur que par la mémoire, je reconnais l'humble maisonnette qui avait été celle de mes parents, mais je cherche vainement leur petite boutique.

J'interroge les habitants de la maison ; plusieurs avaient un vague souvenir des anciens locataires ; c'était tout ! On les avait perdus de vue depuis bien des années !...

Je frappe à la porte des voisins ; la plupart étaient jeunes ou nouveaux venus dans le quartier, & lorsque je demandais des renseignements sur la famille Girard, je recevais cette inévitable réponse : « Nous ne connaissons pas ! »

J'allais me retirer, la mort dans l'âme, lorsque, à quelques pas de là, j'aperçus, devant sa porte, se réchauffant au soleil, une vieille femme dont le regard paraissait perdu dans l'espace.

Je fis appel à ses souvenirs.

« Oui, me dit-elle, j'ai connu ceux auxquels vous

vous intéressez ; je les ai même bien connus ! nous passions de bonnes soirées ensemble... »

— Eh bien ! vivent-ils encore ? fis-je en tremblant.

— Ah ! je n'en ai pas entendu parler depuis... Attendez... depuis la Saint-Martin dernière !... »

Un flot d'espérances m'envahit alors ; je me dirigeai en toute hâte du côté que la bonne vieille m'avait indiqué comme devant être l'asile de mes parents...

L'un & l'autre étaient pleins de vie ; mais tant d'années nous séparaient de l'époque de mon départ, que je fus traité en imposteur. On ne voulut pas me reconnaître.

Je cherchais vainement à retracer le passé, à raviver les souvenirs de mon enfance.

« N'insistez pas, disait-on, vous n'êtes point notre fils ! Celui qui nous a quittés est mort depuis bien des années ; ne cherchez pas à en imposer à de braves gens ! Retirez-vous !... »

J'étais au martyre, ne sachant quels témoignages invoquer !

Pour la troisième fois, je revenais à la charge ; j'allais être congédié, lorsque tout à coup ma mère s'avança vers moi, posa sa main sur mon front, puis tomba évanouie entre mes bras ! Elle avait aperçu au-dessus de la tempe gauche, la cicatrice d'une blessure que j'avais reçue en bas âge.

Tous les doutes disparaissaient dès lors.

Je vous donne à penser quelles fêtes accueillirent mon retour !...

Depuis ces bienheureuses journées, le deuil s'est plusieurs fois montré. La mort m'a enlevé en peu d'années mes pauvres parents.

Je suis à peu près seul au monde, & avant de le quitter, je veux revoir mes Osages, cette autre famille que j'ai laissée en Amérique !

Monsieur Girard cessa de parler. Je mis soigneusement de côté mes notes & je vous les livre, dans toute leur naïveté.

J'apprends au dernier moment que monsieur Girard est au milieu de ses sauvages & ne songe plus à revenir en Europe. Franchement, il fait bien.

RICHARD CORTAMBERT.

## LE ROUGE-GORGE

Un petit rouge-gorge, à demi-mort de froid,  
Par la vitre entr'ouverte, est venu sous mon toit,  
Ce matin, s'abriter des rigueurs de décembre ;  
Puis, réchauffé, s'est mis à voler par la chambre,  
Çà & là, sautillant, de l'air le plus accort.  
Gentil chanteur des bois, je veux te faire un sort ;  
Toi qui portes la joie aux rustiques demeures,  
Sous mon toit, cet hiver, tu chanteras mes heures ;  
Et sans craindre jamais ni la bise ou la faim,  
Tu boiras à mon verre & mangeras mon pain,  
Jusqu'à ce qu'en avril, par la fenêtre ouverte,  
Tu retournes joyeux revoir la forêt verte,  
Et sous la feuille ombreuse & riante des bois,  
Aux hymnes du printemps mêler ta fraîche voix.

CAMPANS.



# REVUE MUSICALE

## UNE LETTRE

**Q**UELLE est celle de vous, chères lectrices, qui, une fois en sa vie, n'a pas palpité d'inquiétude, de trouble ou de plaisir, en voyant de bien loin venir le facteur chargé de lui apporter une lettre?

Qui n'a pas, avant de l'ouvrir, retourné, examiné, admiré l'élégante économie de sa structure, & senti battre son cœur, rien qu'à déchirer avec précaution cette petite enveloppe satinée qui en scelle les confidences? Ne dirait-on pas que l'âme des amis absents soupire, appelle & se débat dans ces jolies prisons blanches qui souvent renferment un monde?

Longues & délicieuses habitudes d'aimer qui franchissent toutes les distances, ineffables causeries de famille où le cœur s'abandonne à d'intimes épanchements, mélodieuses élégies qui nous enivrent des suaves parfums du souvenir, fraîches & rieuses tristesses pleines de naïfs enchantements, religion, amitié sainte, voix lointaines des choses qui ne sont plus & des petits enfants qui grandissent, échos affaiblis des harmonies d'autrefois, dont notre mémoire écoute avec joie les notes indécises, ne venez vous pas nous attendrir, nous égarer, nous charmer dans une lettre?

Quelle femme, éloignée de son enfant, n'a pas inondé de larmes de bonheur la première lettre qui lui apprend que le cher ange qu'elle adore commence à bégayer le mot de *mère*? quel marin, en montant sur son navire, n'a pas étendu la main vers le rivage, en demandant, les larmes aux yeux, un billet, une ligne, un mot des parents dont il s'éloigne & du coin de terre qu'il ne reverra peut-être jamais? quel voyageur, quel poète, quel exilé n'a pas prié Dieu, chaque soir, de lui envoyer dans une lettre des nouvelles de sa mère, de sa femme & de son pays? Qui n'a pas senti enfin, en baisant avec effusion ce lointain message, la plus douce de toutes les tristesses du cœur, celle de la patrie absente!

Une lettre, c'est une richesse que le pauvre possède aussi bien que le riche; c'est un parfum qui pénètre le cœur jusque dans ses replis les plus secrets; ce sont nos émotions passées qui renaissent plus palpitantes & plus vives, ce sont nos

illusions de vingt ans qui s'ébattent folles & joyeuses, devant nos regards désabusés; ce sont enfin les brises du printemps qui glissent, encore fraîches & odorantes, à travers les rameaux morts de notre dernier hiver. Aussi, quand elle n'est ni d'un philosophe, ni d'une pédante, ni d'un créancier, c'est, à notre avis, la plus délicieuse chose du monde qu'une lettre.

Et voici pourquoi, chères lectrices, nous prenons la liberté de vous communiquer aujourd'hui quelques fragments de correspondance qui nous semblent de nature à vous intéresser.

« Enfin, amie chère, me voici revenue dans ce coin de terre agreste où je suis née & où je veux mourir. J'ai retrouvé, un peu noirci par le temps, mon clocher avec sa flèche élancée, que des lierres impertinents se permettent de couvrir en partie. J'ai revu les maisonnettes du village enveloppées de leurs vergers abondants, les grands arbres que j'imaginai blanchis, tant ils sont vieux, & dont les feuilles luisantes sont aussi vertes que l'émeraude; ce sont bien là mes grands prés, mes frais ruisseaux bordés de saules, & cette charmante colline boisée où, toute enfant, j'allais à la recherche des nids. Après vingt ans d'absence, j'ai ouvert avec une émotion indicible ma maison aux volets verts, j'ai parcouru mon parc & respiré à pleins poumons l'air enivrant du sol natal. O Parisiennes! voici des enchantements que vous ne connaîtrez jamais!

Le bonheur de se réveiller dans un site agreste, où ne peuvent arriver les bruits de la civilisation, les derniers tressaillements de la sensibilité nerveuse qui nous éprouve au milieu du mouvement des villes; les senteurs exquises de la végétation en fleurs, ce monde nouveau d'oiseaux, de brises, d'insectes, de calme & de parfum, & dont nous prenons possession avec une joie irrésistible, tout cela fait sourdre dans l'âme des espérances infinies, & rappelle à l'imagination les symphonies merveilleuses de la jeunesse, dont l'écho nous arrive à travers les poésies charmantes de la nature.

Mais assez d'éloges pour un jour, n'est-ce pas, amie? Or donc, causons un peu musique, puisque c'est votre élément & votre aliment, à vous.



J'ai assisté, il y a quelques jours, à la distribution des médailles que la ville d'Étampes accorde aux fanfares du département. Je ne saurais vous dire quelle montagne de réflexions philosophiques a fait naître en moi le talent relatif qu'ont acquis tous ces pauvres campagnards qui se livrent avec enthousiasme à l'art de la musique, inconnu pour eux il y a quelques années.

Quelle bonne et salutaire étude que celle de ces fanfares qui charment l'auditoire & les exécutants ! Les jeunes garçons, dont une grande part de la vie se passait au cabaret, désertent peu à peu ces sentines d'abrutissement & de perversion. Chaque soir, après les travaux de la journée, ils se réunissent, causent musique, étudient, essaient & finissent par lancer timidement quelques notes qui, bientôt, acquièrent de la mesure & de la justesse.

Ce furent d'abord les formes abstraites de la syntaxe des sons. De là un désordre & une confusion qui leur fit sentir la nécessité d'une règle. Aidés par les personnes bienveillantes qui ouvrirent des souscriptions en leur faveur, soutenus & encouragés par les autorités locales, ils achetèrent des instruments de cuivre, choisirent des maîtres & travaillèrent avec ardeur. C'est ainsi qu'ils imprimèrent à leur musique d'ensemble une régularité d'abord un peu brutale, mais qui alla en se fondant, en s'harmonisant, jusqu'à ce que le vocabulaire des sons devint intelligent & intelligible.

Il en est de la musique comme des langues qui ont commencé par des espèces de patois ou de dialectes dont on a composé notre langage moderne.

Il ne faut pas que nos jeunes campagnards s'effraient des premières difficultés qu'un peu plus tard ils seront si heureux d'avoir pu vaincre. L'enfant de douze ans qui sert les maçons, le mousse qui balait le navire, ont eu de tristes commencements que n'ont encouragés ni les satisfactions personnelles de l'amour-propre ni les applaudissements d'un public nombreux. Tout débutant dans une carrière a des heures d'impatience & d'embarras qu'il faut subir en vue des succès futurs. Balzac disait : « Avec rien on ne fait rien ; mais avec un peu on fait beaucoup. » Le savant professeur Le Porpora avait l'habitude de raconter à ceux de ses élèves qui se décourageaient aux moindres difficultés, qu'un ministre de l'empereur de Chine fut chargé par son maître d'apporter un terme au désordre qui existait dans les échelles musicales. Le ministre se transporta sur une haute montagne qui était couverte d'une forêt de bambous. Il prit un de ces bambous, le coupa entre deux nœuds & le vida de sa moelle ; puis, soufflant dedans, il en fit sortir un son qui n'était ni plus haut ni plus bas que le ton qu'il prenait lui-même lorsqu'il n'était affecté d'aucune émotion vive. Ainsi fut fixé le son générateur de la série. Pendant que le ministre poursuivait d'autres expériences, un couple d'oiseaux vint se poser sur un arbre voisin. Le mâle se mit à chanter & fit entendre six sons. La

femelle lui répondit & en articula six autres ; il se trouva que les douze sons réunis formaient les douze degrés de l'échelle chromatique. Le ministre, profitant de cette leçon de la nature, coupa douze bambous & en fita la longueur nécessaire pour produire les douze demi-tons ou degrés qui sont contenus dans l'unité de l'octave.

Cette fiction contient des vérités fondamentales, dont les exemples nous frappent chaque jour dans le développement successif des études musicales.

Bref, les fanfares que j'ai entendues aux concours d'Étampes, ont été exécutées avec un ensemble vraiment extraordinaire de la part de débutants qui n'accordent qu'une ou deux heures par soirée à leurs études musicales. Les jeunes gens de Savigny-sur-Orge, qui ont obtenu un prix, pourraient-ils, étant pris isolément, jouer avec une précision parfaite un solo de quelque importance ? il faut encore une ou deux années de travail pour prétendre à cet honneur. Mais on a remarqué dans leur exécution de grandes qualités d'ensemble, le sentiment bien caractérisé de la mesure & l'art de nuancer les effets.

Ajoutons que le maire & les présidents de la fanfare, appréciant, en hommes intelligents, l'influence morale qu'exerce inévitablement sur l'esprit des populations ces concerts en plein vent, qui attirent le public et charment les musiciens eux-mêmes, ont mis beaucoup de zèle & de dévouement au service de l'œuvre entreprise, & qu'une part du succès leur revient.

Encourager dans les campagnes ce goût qui se développe de plus en plus pour les sociétés philharmoniques, aider de sa bourse & de ses conseils les jeunes gens qui débutent dans la carrière, c'est rendre un signalé service aux populations rurales, c'est faire comprendre à la jeunesse qu'un amour-propre bien placé est plus utile à l'homme & le conduit mieux dans la vie que la vanité brailarde des fanfarons de cabaret ; c'est ramener dans les familles la sécurité & l'habitude des plaisirs honnêtes, c'est enfin développer, agrandir & perfectionner l'art de la musique populaire qui ouvre un large champ au génie créateur & un noble sujet d'émulation aux déshérités de la fortune.

A présent que je vous ai trop longuement peut-être parlé musique et musiciens, je retourne à mes moutons, je rentre dans ma bergerie, où j'espère recevoir incessamment de vos nouvelles.

Si une mauvaise petite velléité de paresse laissait dormir la plume entre vos doigts, chère amie, rappelez-vous ce mot d'une femme célèbre : « Il ne faut pas laisser pousser l'herbe dans le chemin de l'amitié. »

VOSTRISIMA CAROLINE.

Si nos jeunes lectrices ont quelque goût pour les causeries épistolaires, elles nous feront un signe, & nous continuerons à leur communiquer celles de nos lettres qui pourraient les instruire & les amuser à la fois.

MARIE LASSAVEUR.



## CORRESPONDANCE

MARIE A JEANNE

Où, ma chère Jeanne, tandis que vous vous pâmiez d'aise — en vraie Parisienne que vous êtes — devant les fêtes offertes au shah des shahs, & maugréiez contre la chaleur à 36 degrés dont le soleil vous a gratifiés dans ces derniers temps; tandis que vous maudissiez les nécessités qui vous clouent dans cette étuve appelée Paris, & soupiriez d'envie à la seule pensée des grands arbres qui abritent les étés de notre heureuse amie Adrienne; moi, je courais le monde, en compagnie de ma sœur Lucie & de notre bon père, qui a bien voulu nous permettre de l'accompagner l'une & l'autre à l'Exposition de Vienne.

Pour ne vous parler que de Vienne, c'est une très-jolie, très-élégante ville, une ville ayant plus de rapports qu'on ne croirait, au premier abord, avec notre Paris.

Vous, qui êtes forte en géographie, savez-vous, mademoiselle Jeanne, que Vienne — en allemand, *Wien* — doit son nom à une petite rivière appelée ainsi, & se jetant en cet endroit dans le Danube? — Non, peut-être? — Eh bien, dans ce cas, je vous l'apprends! — Je serais très-enchantée de pouvoir vous apprendre de même que la capitale de l'Autriche, dont les environs sont ravissants & peuplés de villas, de maisons de plaisance, de parcs & de châteaux impériaux très-remarquables, & se touchant presque tant ils sont nombreux, ne brille, à l'intérieur, ni par ses monuments ni par son étendue.

En revanche, elle est bien bâtie, sillonnée de voies larges & aérées, animée, élégante, & l'on y voit, comme à Paris, des maisons ayant cinq & jusqu'à huit étages. Mais le lieu le plus agréable de Vienne est sans contredit le *Prater*, cette promenade célèbre dans toute l'Europe. Le *Prater*, ma chère Jeanne, est situé à un quart de lieue de la ville, dans la grande île du Danube. C'est un immense tapis de gazon vert, semé çà & là d'arbres de haute futaie qui l'ombragent sans l'assombrir. Sur ce tapis, errent au hasard & sans s'effaroucher le moins du monde des allées & venues des passants, chevreuils & biches, broutant paisiblement & acceptant même les friandises que de bonnes âmes leur offrent. J'ai eu l'honneur de partager, hier, de

cette manière, un petit gâteau aux raisins de Corinthe avec un cerf magnifique. Joignez, à tout ce que je viens de vous décrire, d'élégants pavillons, contenant des cirques, des salles de danse, des cafés, des restaurants, etc.; — ces derniers établissements en nombre relativement considérables, car on mange & on boit beaucoup à Vienne, — des orchestres exécutant, presque sans discontinuer, des symphonies plus ou moins tapageuses, & vous aurez une idée de l'ensemble de cet Eden qui a nom le *Prater*.

Nous y avons rencontré, l'autre jour, l'impératrice d'Autriche, cette belle, noble & un peu excentrique Elisabeth, qui aime tant les chiens qu'elle en a toujours un au moins dans sa voiture & se fait souvent escorter, dans ses promenades, d'une meute qui bondit autour de ses chevaux. On raconte même qu'elle a fait construire, pour ses favoris, une sorte de *palais de chiens* dans un des faubourgs de Vienne, & que là, nombre de personnes, revêtues de la livrée impériale, sont spécialement occupées à soigner le chenil de l'Impératrice & à tondre, peigner, baigner messieurs les chiens.

Un magnifique terre-neuve, acheté par Sa Majesté, au prix de je ne sais plus combien de mille florins, — dormant un jour sans cérémonie sur le bas de la robe de l'Impératrice, celle-ci fit couper le morceau d'étoffe sur lequel il reposait, afin de ne pas le réveiller. S'il m'en souvient bien, le prophète Mahomet agit de la même façon vis-à-vis d'un chat, qu'il aimait, lui aussi; il coupa la manche que son favori avait choisie pour lit de repos.

Mais je ne vous ai pas encore dit un mot de l'Exposition viennoise qui, tout en n'ayant pas répondu complètement à ce qu'on en attendait, contient de fort belles choses.

Nous y sommes, entre autres, fort dignement représentés, ma très-chère amie, & bien qu'on y ait relégué nos beaux pianos français dans une annexe en planches légères, où ils doivent passer leur vie à s'enrhumer & à devenir discords; bien qu'une affreuse bourrasque ait fait crouler toute une toiture sur nos splendides produits lyonnais & causé de graves désastres, la section fran-



çaise est très-brillante & très-visitée à cette Exposition internationale, où l'on est loin cependant de trouver la même affluence qu'à celle de Paris, en 1867. Il est vrai que *les temps sont changés*, comme dit ce cher Abner dans *Athalie*. — Mais ce qui, selon moi, contribue encore plus que *les temps changés* à diminuer le nombre des promeneurs, c'est la disposition de l'Exposition de Vienne, fort majestueuse dans son étendue, j'en conviens, mais justement à cause de cette étendue, très-fatigante à parcourir ; il faut faire plusieurs kilomètres, pour ainsi dire, avant de rencontrer le moindre siège... Quant aux cafés, buvettes, endroits où l'on mange, il y en a à profusion, mais l'hospitalité qu'on y trouve n'est pas du tout écossaise, car, loin de se donner, comme celle des montagnards de la *Dame Blanche*, elle se paye très-chèrement, je vous assure.

Une chose qu'on admire beaucoup à l'Exposition de Vienne, — & qui est réellement admirable, — c'est la rotonde en forme d'entonnoir de l'ingénieur anglais Scott Russell. C'est une chose unique par la grandeur, par la puissance de l'effet qu'elle produit. Et quelle vue on a du haut de cette rotonde : Vienne & ses délicieux environs, le Kahlenberg, le cours du Danube, tout un panorama d'une admirable beauté !

Voulez-vous que je vous parle, maintenant, — à vol d'oiseau, par exemple, car le temps me presse un peu, — de quelques-unes des choses qui m'ont le plus frappée dans le parcours intérieur de cette Exposition ? — C'est d'abord un joli groupe sculpté de l'exposition italienne : Jenner essayant pour la première fois l'inoculation de la vaccine sur son propre fils, un joli enfant qui regarde en dessous, avec une ravissante expression de curiosité & de crainte mutine, ce que l'on veut lui faire ; Jenner, grave, sérieux, partagé entre l'émotion que lui cause la frayeur enfantine de son cher petit et le désir d'expérimenter sa précieuse découverte, s'apprête à piquer de son bistouri le bras que le petit garçon abandonne avec tant d'hésitation. Ce groupe, toujours très-entouré, appelle à la fois une larme aux yeux & un sourire aux lèvres ; on sort de là le cœur tout remué, je vous assure.

Dans la section italienne, nous avons encore vu quelque chose de très-curieux : un harmonium d'un aspect plus que modeste, mais d'un mérite inestimable pour les compositeurs, puisqu'il possède la faculté de reproduire instantanément, non-

seulement toutes les notes que l'on a touchées sur le clavier, mais encore leur durée, leur valeur, etc.

Ainsi, ces phrases musicales que l'on jette parfois au hasard de l'improvisation, selon le caprice, la fantaisie, l'impression du moment, & dont on ne se souvient même plus la minute d'après, on les retrouve écrites au moyen d'un appareil télégraphique électro-chimique, dont je serais fort incapable de vous expliquer le mécanisme, mais qui n'en est pas moins on ne peut plus ingénieux. — Cela s'appelle le *mélographe*.

Dans une de nos galeries françaises, j'ai aperçu avec un plaisir extrême un tableau représentant ce joli château de Pierrefonds où nous fîmes, de compagnie, chère Jeanne, de si agréables parties, il y a quelques années. Puis je vous signalerai l'exposition très-remarquable & très-remarquée de notre compatriote, monsieur Dupuy, qui a envoyé à Vienne des reproductions de tableaux vraiment ravissantes.

J'étais toute fière de penser que notre journal nous avait donné la primeur de plusieurs de ces jolies choses ! & plus fière encore de voir qu'elles obtenaient, si loin de Paris, autant de succès qu'à Paris même !

Connaissez-vous, Jeanne, cette superstition chinoise d'après laquelle les habitants du Céleste-Empire s'imaginent qu'il peuvent procurer, dans l'autre monde, à ceux qu'ils regrettent, tous les biens terrestres qu'ils n'ont plus, en brûlant sur l'autel de leurs pagodes des morceaux de papier représentant des imitations de ces biens ? Cela favorise, je vous en réponds, l'industrie du papier, en Chine !... En Orient, du reste, on se sert beaucoup plus encore de papier qu'en Europe. C'est l'exposition du papier chinois qui me suggère ces réflexions. On en fait des vitres aux fenêtres, des parapluies, des parasols, voire même, paraît-il des habits !... Je me figure que ces habits-là doivent quelque peu ressembler à l'habit de papier gris du fameux Cadet-Roussel !...

Mais en parlant de papier, c'est moi qui en use, avec mon interminable babil !... Si vous trouvez que j'en ai fait un par trop mauvais emploi, jetez celui-ci au panier, chère Jeanne ; c'est la grâce que je vous demande, mais non celle que je me souhaite, car si étourdie que l'on soit, on a toujours, vous le comprenez, son petit amour-propre de voyageuse & d'auteur.

Votre bien affectionnée,  
MARIE.

## MODES

Quand on emploie la mousseline blanche unie, il est beaucoup mieux de ne pas faire tout le costume en pareil. La polonaise ou la petite jupe & le corsage montant en mousseline. Le jupon & le corsage de dessous en étoffe de couleur.

La fausse Valenciennes avec entre-deux est une des plus jolies garnitures. Les volants plissés avec petite Valenciennes, ou petit tulle au bord, sont encore très-portés.

J'ai remarqué un charmant costume de mousseline.



line blanche à pois brodés, que je veux décrire.

Le jupon a, dans le bas, un plissé à la vieille avec petite Valenciennes de chaque côté. Un ruban de soie bleue de ciel le traverse par le milieu, en passant entre chaque pli, le pli est fendu à cette intention. Un peu plus haut & retombant par dessus, se trouve un volant plissé de 40 centimètres, Valenciennes au bord. Même plissé à la vieille avec même ruban bleu au dessus, formant la tête de ce volant. Sous ce jupon, on met un transparent bleu, en soie, en percale, ou en mousseline. — Seconde jupe ornée d'un plissé à la vieille, traversé de ruban bleu. Cette jupe est relevée, d'un côté, par une large écharpe frangée en soie bleue faisant plusieurs bouffants. — Petite casaque de mousseline doublée de bleu. Elle est fendue derrière, très-ouverte devant, & garnie d'un plissé à la vieille avec ruban. L'intérieur de la casaque & des manches est orné de deux rangs de Valenciennes tuyautée. Velours bleu au cou.

Chapeau de paille d'Italie, forme bergère, relevé & baissé des côtés, sur une guirlande de roses de deux teintes, posée en dessous du chapeau, lequel est doublé de crêpe rose. Ruban rose autour de la calotte & noué en arrière, un peu de côté. Petit bouquet de roses posé sur le chapeau, en hauteur. — Ombrelle blanche à pois, doublée de bleu.

Les chapeaux de paille d'Italie reviennent tout à fait en faveur. On les relève & on les bosselle à volonté. Ils sont ornés de beaucoup de fleurs.

Les voiles de gaze enroulées autour des calottes, se portent toujours, surtout en voyage. Il est facile de ramener ces voiles sur la figure, ce qui, tout en laissant bien circuler l'air, préserve des piqures de cousins, & autres insectes.

Le noir garni de blanc fait toujours des toilettes distinguées, mais cet arrangement ne supporte pas la médiocrité. Il a l'avantage d'être de toute saison. La guipure de laine blanche est un très-bel ornement. Sur du crêpe de Chine noir, de l'alpaga très-fin, & sur de la gaze noire.

J'ai vu une très-jolie toilette noire en gaze de Chambéry damassée & satinée. Je vais en faire la description.

Le jupon est en faille noire. Il a trois volants en biais, dont le bord est roulé & liseré de pareil & dont la tête est formée par un large biais. — Polonaise de gaze damassée; elle est assez large pour froncer un peu à la taille, sous une ceinture. Le corsage est ouvert & les manches assez larges. Le tout est garni d'une dentelle, & d'un très-bel entre-deux de dentelle noire, finement brodés de jais. — La ceinture est en gros grain, & à haute boucle dorée. — Deux rangs de ruches en tulle clair sont posés dans l'ouverture du corsage & dans les manches. — Bijou normand doré, suspendu au cou par un velours noir. Longues boucles d'oreilles assorties.

Chapeau de paille d'Italie à bords assez larges, un peu courbés de côté. — Guirlande de roses de Bengale rosées. Ce chapeau est doublé de soie

jaune paille & orné de ruban de même nuance.

Petit bouquet de roses du Bengale au corsage. — Gants de Saxe très-clairs. — Bracelet d'or. — Éventail de dentelle noire brodé de jais. — Ombrelle de soie de Chine couleur paille.

Voici un arrangement peu coûteux que je conseille pour utiliser ou rafraîchir un costume de l'année précédente, & qui compose une jolie toilette de campagne ou de bain de mer.

Il faut que l'étoffe du costume soit unie. S'il n'y a pas d'envers, on la retournera. Que ce soit de la toile, de la batiste, du linos, de la sultane, on posera sur le jupon une ou plusieurs bandes de cretonne pour ameublement. Il faudra la choisir à raies pas trop larges, & la couper en long. Généralement ces cretonnes ont de charmants petits bouquets de fleurs, encadrés par des rayures unies bleues, rouge antique, etc. Cela fait une disposition très-riante, une fois posé sur de l'uni. Même bande à la polonaise, ou à la petite jupe & aux manches. — Le corsage sera ouvert sur un gilet très-long & à poches, en cretonne à fleurs. Il y en a d'excessivement bon marché qui font beaucoup d'effet. Il faut seulement avoir bien soin de prendre une étoffe à très-petits dessins, afin qu'il y ait plusieurs bandes à raies dans la largeur.

Les Jupons de velours n'attendent qu'une diminution dans la chaleur pour se montrer de nouveau. Ils s'harmonisent très-bien avec les tissus de toutes les saisons.

Le costume que je vais détailler a beaucoup de cachet; il est fort admiré sur la plage où je l'ai vu.

Le jupon est en velours de coton violet tout uni. — Polonaise de toile torchon écru. Elle est bordée de velours violet & ornée d'une bande à plat & d'applications de velours formant dessin dans chaque angle & à chaque ouverture. — Col, revers & parements de velours violet. — Chapeau de feutre gris forme Henri IV, bordé de velours violet. — Grandes plumes violettes retombant en arrière. — En-tout-cas de soie violette. — Gants de Saxe écrus.

Ce modèle peut s'exécuter en étoffe de laine, ce qui permettra de le porter plus avant dans la saison, mais il perdra un peu de son originalité.

Les tissus Beiges, unis ou mélangés de couleur s'emploient énormément pour costume de voyage. L'écossais aussi; on m'en a montré un délicieux en popeline vert & bleu destiné à une jeune fille. Au jupon, un très-haut volant plissé; la petite jupe tout unie, & une veste à petites basques découpées, ouvrant sur un grand gilet de soie du même écossais bleu & vert. — Écharpe pareille, attachée sur l'épaule par un bijou anglais, venant relever la jupe de côté, avec une agrafe semblable.

Pour coiffure, petite toque écossaise, avec agrafe retenant de côté deux plumes de cou de paon, bleue & verte. Bottines de chevreau piquées de blanc. Gants de Saxe. Cravate de soie bleue.

Pour les jours de poussière & de grande chaleur, on m'a fait voir des Mac-Farlanes en alpaga fin



gris de fer. Que l'on soit à pied ou en voiture découverte, ces manteaux, n'étant pas lourds, protègent parfaitement une fraîche toilette.

J'ai encore à signaler de jolis modèles de pèlerines, adjonction très-utile aux costumes légers, quand le temps se refroidit. Il y en a en gros grain, en faille & en cachemire noir. Elles sont brodées & soutachées. Le bord est généralement à dents, & elles sont attachées au cou avec des cordelières à glands ou des nœuds de ruban.

Les petits souliers en peau mordorée ou en chevreau noir à gros nœuds alsaciens sont de mise à la campagne, mais non à la ville. On voit reparaitre des souliers à cothurne. Il y en a avec languette posée en long par derrière. Les cothurnes se croisent devant & entrent dans de petits œilletons placés de chaque côté de cette languette. Cela tient bien le pied, tout en laissant voir le bas. Les plus jolies rayures se trouvent en fil d'écosse & en soie. Il faut assortir les bas aux costumes.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Voici deux mois, mesdemoiselles, que je ne suis venue vous rendre compte de mes visites dans les magasins, & cela par la raison qu'ils n'offraient rien de nouveau à vous signaler. Aujourd'hui, ce qui m'engage à reprendre ces visites, c'est celle que je viens de faire, 70, boulevard de Sébastopol, chez M. Seeling. J'ai passé une heure à voir fonctionner la machine à coudre Wheeler & Wilson, & je suis enchantée de la facilité avec laquelle on peut manier & ajuster les guides; puis, le mouvement du pied qui la fait marcher ne nécessite aucun effort.

Dans les machines que j'avais vues fonctionner jusqu'à présent, les deux fils ont une tension particulière, tandis que, dans la machine Wheeler & Wilson, la même tension règle les deux fils; c'est donc une difficulté de moins. Dans les premières, si le fil de la navette est moins tendu que celui de la bobine, le travail est irrégulier, lâche; & pour peu que l'on ne soit pas très-habile à manier la machine, il survient des difficultés dans le travail. Je m'attache à vous parler de ce mécanisme, que j'ai trouvé très-simple, parce que moi, — il faut bien vous l'avouer mon amour-propre dût-il en souffrir, — qui ai la compréhension très-dure lorsqu'il s'agit de tout ce qui traite de machines, d'écrous, de pieds-de-biche, après la séance que m'a donnée M. Seeling, je l'ai fait marcher aisément; j'ai posé les guides comme si j'avais fait cela toute ma vie. Le pied-de-biche dans lequel vient s'assujettir chaque guide est ouvert, et le guide s'y glisse comme dans une coulisse. Une autre fois, je vous détaillerai tous les guides à ouvrages; aujourd'hui, je ne vous citerai que l'ourleur universel, avec lequel on fait vingt

ourlets de largeurs différentes. Il suffit de remonter & de serrer un peu le guide pour donner à l'ourlet la largeur que l'on désire.

Au moyen âge, si madame Seeling avait été vue assise devant ce joli meuble, faisant avec une si grande facilité, & en quelques minutes, sortir de ses mains des ouvrages si divers, ont eût crié au sortilège, & le malin esprit aurait été la cheville ouvrière de la machine à coudre.

M. Seeling est l'agent de la maison Wheeler & Wilson; le prix de ces machines commence à 200 francs; le port & l'emballage sont francs.

Je terminerai par des renseignements sur les parfumeries à employer. Ces renseignements ne s'adressent pas directement à vous, mesdemoiselles, mais à vos mères; ils me sont demandés par bien des lettres auxquelles j'adresse cette réponse collective. C'est M. Guerlain, 15, rue de la Paix, qui me les fournit. Comme savon, il y en a de tant de sortes que je ne citerai que le savon au blanc de baleine.

Pour le mouchoir, les parfums sont encore plus nombreux: je vous signalerai le bouquet de Chantilly, le cypérus Ruber, l'extrait de la princesse Clotilde, les fleurs d'Italie, l'eau de Cologne royale; pour le visage: les crèmes froides de limaçons ou de concombres, l'eau de la reine, le lait de concombres. Toutes ces préparations sont adoucissantes et d'un usage excellent.

Pour les mains, une pâte d'amandes en poudre, à la violette ou au parfum de Montpellier; elle est excellente et peu chère; il y en a de la bise & de la blanche.

C. L.

## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Première toilette.* — Robe en taffetas; le devant, de forme princesse, est orné de biais de nuance plus foncée. — Jupe à tralne, relevée pour former le pouff; elle est garnie dans le bas de trois ruches traversées par une

corde en passementerie de la nuance des biais, et arrêtées sur le bord du lé du devant, par un nœud en corde avec glands. — Le corsage et la jupe sont bordés dans toute la longueur du devant, d'une corde formant chaînons. Les nœuds d'épaules et ceux de la manche sont également en corde. — Cravate en crêpe de Chine. —



Col fraise en Valenciennes. — Coiffure en rubans assortis à la nuance de la robe.

*Deuxième toilette.* — Costume de voyage. Robe montante en treillis de teinte foncée; le corsage est à ceinture, sans manche; la jupe est plissée devant, dans toute la hauteur; derrière, elle est bordée d'un haut volant plissé, traversé par un biais pour marquer la tête. — Polonaise en même étoffe plus claire, garnie d'un plissé qui surmonte un biais foncé, pareil à celui de la jupe; le corsage est ouvert avec revers; la manche est terminée par un haut parement. — Chapeau en paille anglaise avec nœuds et pans en moire; touffe de plumes mélangées d'anémones.

*Toilette de petite fille.* — Jupe en toile d'Oxford, garnie d'un plissé en sergé écossais, fixé par deux rangs de tresse bretonne. — La ceinture écossaise à large nœud avec pans, se fait indifféremment en taffetas ou en sergé comme le plissé de la jupe. — Petit paletot avec revers, en sergé écossais plissé, pareil au bas de la manche. — Chemisette en nansouk avec fraise à bord festonné. — Chapeau en paille; torsade et nœud avec pans en faille, petite touffe de fleurs des champs.

## NEUVIÈME CAHIER

Barbe en frivolité. — Corbeille baguier. — Mantelet en cachemire. — Parure col ouvert. — Pale, plumetis. — Panier à ouvrage. — Écran. — Volant. — Mantelet pour dame âgée. — B. O. — Toilette de petite fille de quatre à cinq ans. — Tunique croisée. — J. R. en-

lacés. — Garniture. — Corsage en tulle. — Entre-deux. — Mouchoir. — Chapeau bain de mer. — Étoile mignardise et crochet.

## PLANCHE IX

PREMIER CÔTÉ,

Corsage flottant pour petite fille.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Corsage ouvert à revers.

## PLANCHE DE PETITS TRAVAUX

PREMIER CÔTÉ.

QUART GUIPURE RICHELIEU, pour voile de fauteuil ou coussin sur transparent.

DEUXIÈME CÔTÉ

## TAPISSERIE PAR SIGNES

PANTOUFLE. Guirlande de feuilles de chêne et glands en soie d'Alger ou gros cordonnet, sur fond en laine de Saxe.

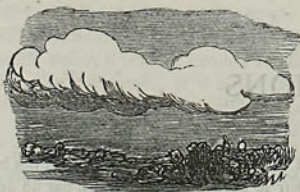
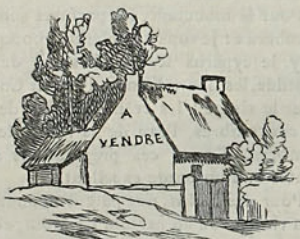
QUATRE PETITS FONDS pour pantoufle, pochette à ouvrage, petit coussin de pieds ou chaise d'enfant.

## ABAT-JOUR A SURPRISE

Première partie de l'abat-jour. Avec le dernier tiers, nous donnerons la manière de monter ce charmant abat-jour, d'un genre tout nouveau, rappelant les vues à effets changeants du Polyorama.

MUSIQUE : TOCCATA DE CLEMENTI

## RÉBUS



2163 — Paris Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.





N° 3908.

*Modas de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Septembre

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

*Etoffes des Magasins de* Pygmalion, Rue de Rivoli. 102.  
*Einturerie* Marchal, Rue du faubourg St Honoré, 23.  
*Machines à Coudre* Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol. 70.  
*Tricots et Corsets de* M<sup>es</sup> de Vertu Soeurs, Chaussée d'Antin. 27.  
*Parfums de la Maison* Guerlain, Boulevard des Italiens. 30.



